

1.77
42
1844—1894

FETES JUBILAIRES

DES RELIGIEUSES

DE

NOTRE-DAME DE CHARITÉ

DU

Bon Pasteur d'Angers

MONTREAL.



LES 23, 24 ET 25 JUIN

1894.

1844—1894

B 6

FETES JUBILAIRES

DES RELIGIEUSES

DE

NOTRE-DAME DE CHARITÉ

DU

Bon Pasteur d'Angers



MONTREAL.



LES 23, 24 ET 25 JUIN

1894.

[illegible]



A

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR E. C. FABRE

ARCHEVEQUE DE MONTREAL

LEUR SUPERIEUR DE 1860 A 1875

A LEUR V. MERE GENERALE MARIE DE STE-MARINE

A LEURS BIENFAITEURS

LES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME-DE-CHARITE

DU

BON-PASTEUR D'ANGERS A MONTREAL

OFFRENT HUMBLEMENT

CE MODESTE RECIT DE LEURS FETES JUBILAIRES.

JUIN 1894.



LES RELIGIEUSES
DE
NOTRE-DAME DE CHARITÉ
DU
Bon Pasteur d'Angers
▲
MONTREAL.

I

IL Y A CINQUANTE ANS. — AUJOURD'HUI. —
VEILLE DES NOCES D'OR.

*
* *

On est au mois de mai 1844. Un navire vient de quitter le Havre et de mettre à la voile pour le Canada. Quatre religieuses du Bon-Pasteur d'Angers ont pris place à son bord. On leur a dit : " Partez, allez là-bas, bien loin, par de-là l'Océan, ouvrir un nouveau bercail aux brebis perdues d'Israël. " Ames fidèles et généreuses, elles sont parties, elles ont tout

quitté ! Adieu parents chéris ! Adieu famille religieuse ! France bien aimée, adieu !!!

Un mois durant les dévouées missionnaires sont ballotées sur les flots. Enfin le 7 juin, elles arrivent à Montréal.

Montréal ! Ville-Marie ! Dieu t'a bénie dans tes nombreuses et florissantes institutions, pourtant il t'en manque une encore et Jésus veut l'implanter dans ton sol fécond. Réjouis-toi ; à la voix de ton saint évêque, Monseigneur Ignace Bourget, une nouvelle phalange de Vierges va mettre à ton service ses bons exemples et ses dévouements. Ces imitatrices du Bon Pasteur viennent panser les plaies des brebis fugitives et rebelles....elles viennent offrir un asile assuré à celles qu'un loup ravisseur voudrait dévorer....elles viennent procurer un cœur de mère, un abri protecteur à de tendres agneaux sans soutien ou sans bergerie.

L'humble maison qui leur était destinée n'étant pas encore prête à les recevoir, on les conduisit à l'Hôtel-Dieu. Les directrices de cette institution, les Hospitalières de St-Joseph, les accueillirent à bras ouverts. On eut dit qu'elles revoyaient de véritables sœurs dans ces Religieuses du Bon-Pasteur. Comme les fondatrices de l'Hôtel-Dieu, ces nouvelles épouses du Christ venaient de l'Anjou. Nos Mères arrivaient d'Angers, et c'était de la Flèche que leurs sœurs de Brésole, Macé et Maillet étaient parties au mois de mai 1659.

Deux semaines plus tard, nos vénérées Mères profondément édifiées des exemples de vertu et de dévouement de leurs hôtes, charmées de la fraternelle

hospitalité qu'elles avaient reçue, quittèrent l'Hôtel-Dieu pour aller prendre possession de leur nouvelle demeure.

Modeste était certainement l'ancien établissement des Hospitalières, situé au coin des rues St-Paul et St-Sulpice, pourtant, c'était un palais auprès de la pauvre habitation qui attendait nos chères devancières. Cette maison se trouvait dans la partie est de la ville, alors appelée le faubourg Québec, sur une rue allant du fleuve à la rue Notre-Dame et portant le nom de Brock—aujourd'hui rue Beaudry. C'était une vieille caserne délabrée, en bois, à deux étages avec mansardes, mesurant 108 pieds de long et 84 de large. Ce n'était guère qu'une mesure ; cependant pour la procurer à nos Mères et la mettre en état de les recevoir, M. Arraud P. S. S. avait dû s'imposer bien des sacrifices. Avant de trouver l'argent nécessaire pour faire les réparations les plus urgentes et terminer les constructions commencées, il avait dû faire bien des démarches, tendre la main à un grand nombre de personnes. Là, durant de longs mois, nos Mères connurent toutes les privations, furent aux prises avec la plus extrême pauvreté. Mais ces dignes filles de notre Vénérée Fondatrice le savaient, plus une fondation porte l'empreinte de la Croix, plus elle devient forte, plus elle devient féconde pour Dieu et pour les âmes.



Cinquante ans se sont écoulés depuis le 7 juin 1844. L'ancienne caserne transformée en monastère pour

nos Mères fondatrices n'existe plus, un incendie l'a consumée le 9 juillet 1852. Deux ans à peine après l'arrivée de nos Sœurs à Montréal, une dame vint leur proposer d'échanger les bas-fonds de la rue Brock contre les hauteurs qui servent de contre-forts à notre Mont-Royal. C'était passer du quartier des pauvres et de leurs misérables habitations dans celui des privilégiés de la fortune et de leurs princières résidences. Cependant leur monastère se trouvant déjà trop petit, le terrain proposé très vaste et offert en pur don à notre communauté, nos Mères crurent devoir accepter, et avec une vive reconnaissance, le riche don de Mme D. B. Viger. Un an plus tard, au mois d'août 1847, nos vénérables ainées quittaient la rue Brock pour la rue Sherbrooke et s'installaient dans un monastère en pierre à quatre étages, long de 156 pieds qu'elles avaient fait construire elles-mêmes. Avec les années, une chapelle et deux ailes, également en pierre, sont venues donner à la maison où nous sommes l'apparence et les dimensions qu'elle possède aujourd'hui.

Depuis le 7 juin 1844 le personnel de notre monastère s'est aussi prodigieusement accru. Ainsi nous comptons maintenant dans cette maison : quatre-vingt-deux religieuses professes, trente-neuf novices, huit postulantes, douze sœurs tourières, quarante-neuf madeleines, cent soixante-quatre pénitentes, cent cinquante enfants à l'école industrielle et quarante-sept à l'école de réforme.

Bien plus, le grain de sénevé confié au terroir fécond de Ville-Marie, il y a 50 ans, non seulement est devenu un grand arbre, mais ses rameaux trans-

plantés ailleurs ont jeté à leur tour de profondes racines. Partout, dans le diocèse de Montréal, comme dans les provinces maritimes et dans l'Amérique méridionale, ils paraissent pleins de sève et de vie.

En un mot, durant ce demi siècle vécu par notre Institut au Canada la main du Tout-Puissant s'est faite évidente pour le protéger. Elle a opéré en sa faveur des merveilles que nous ne nous laissons point d'admirer. Aussi, comme il nous tardait de voir arriver ce cinquantième anniversaire de l'établissement de notre Institut à Montréal ! Avec quelle impatience nous attendions ce jour si riche pour nous en doux souvenirs comme en précieux enseignements. Nous avions hâte de pouvoir exprimer solennellement notre profonde gratitude à tous nos Bienfaiteurs du ciel et de la terre. Depuis longtemps nous avions résolu de consacrer les 23, 24 et 25 juin à redire hautement et dans toute l'allégresse de nos âmes nos actions de grâces à Dieu et notre sincère reconnaissance envers tous nos bienfaiteurs vivants ou trépassés.

Monseigneur l'Archevêque de Montréal consulté à ce sujet daigna autoriser ces fêtes jubilaires. Sa Grandeur s'engagea même à venir officier pontificalement dans notre chapelle le dernier jour de ce Triduum.

La veille de l'ouverture de ces délicieuses solennités arrivèrent les Mères Prieures de nos monastères de la rue Fullum, de St-Hubert, de l'Académie St-Louis-de-Gonzague, d'Halifax N. E. et de St-Jean N. B. Par une permission extraordinaire, nos sœurs

des maisons les plus rapprochées vinrent à tour de rôle prendre part à cette réjouissance de famille. La joie rayonnait sur tous les fronts, faisait battre tous les cœurs. Il fait si bon pour des sœurs de se retrouver ensemble. A ce bonheur s'ajoutait, pour celles que l'obéissance avait appelées ailleurs, la consolation de revoir le berceau de leur vie religieuse, de s'agenouiller dans cette chapelle aimée, témoin de leurs engagements irrévocables à Jésus Bon Pasteur.

Comme il est beau notre cher sanctuaire dans ses habits de fête ! Le vieil autel en bois semblait demander sa retraite, après ses longues années de service. On a fait droit à sa requête. Il a disparu pour faire place à un autel en marbre. La blancheur éblouissante du nouveau calvaire eucharistique, fait ressortir les nuances vives des tentures de toutes sortes dont la chapelle est ornée....Six magnifiques bannières, et six oriflammes données par nos différentes maisons, disent la part qu'elles prennent à la commune allégresse. Trois anges planent sur le sanctuaire portant le chiffre 50. Ils semblent descendre du ciel pour nous dire que là-haut aussi on fête nos " NOCES D'OR. " L'un tient une harpe, les autres des couronnes de fleurs. Pour le salut du St Sacrement, deux autres, un encensoir d'or à la main, viendront rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Au-dessus de l'autel, des lettres d'or forment l'inscription suivante : "*Habebitis hunc diem in monumentum ; et celebrabitis eam solemnem Domino.*" Vous conserverez mémoire de cette fête, et vous la cé-

lèbrerez solennellement, à la gloire du Seigneur.
(Exod. XII, 14.)

Plus haut et touchant presque à la voûte, un tableau à l'huile, de 18 pieds par 7, représente la divine Bergère au milieu de ses brebis. Au loin, paraît la bergerie surmontée d'une croix. Tout autour, dans de verdoyants pâturages, de petits agneaux prennent leurs ébats. Dans l'ombre, près de la porte d'enceinte se cache un loup, aux yeux menaçants. Deux petites brebis, échappées sans doute à sa poursuite, courent se réfugier toutes tremblantes sous le manteau de leur Gardienne. Les autres semblent toutes surprises. Elles ont l'air de se demander d'où vient cette crainte subite de leurs compagnes, protégées qu'elles se voient par l'enclos et par leur dévouée Bergère.

Ce tableau d'un effet saisissant, a fait beaucoup d'impression sur les enfants de nos classes.

Enfin, un riche tapis, recouvrant tout le chœur, complète la décoration du sanctuaire.

Deux statues du Bon Pasteur, l'une en bois, l'autre en bronze, sont destinées à conserver le souvenir de cette belle fête. La première, adossée à la grille du chœur des religieuses, fait face au sanctuaire. La seconde, haute de 9 pieds, est installée dans la niche de la façade de notre chapelle.

Notre chœur a revêtu, lui aussi, une charmante parure. Au milieu de festons, de drapeaux, de verdure, on lit sur des banderoles : Venez et voyez les œuvres du Seigneur, vrais prodiges qu'il a opérés sur la terre. De nouvelles stalles ont remplacé les anciennes. Nos vieilles servantes sont maintenant chez les madeleines. Inutile de dire qu'elles ont reçu l'ac-

cueil le plus cordial et le plus reconnaissant de la part de leurs nouvelles maîtresses.

Comme à la chapelle et au chœur, au jardin et dans les corridors on ne voit partout qu'inscriptions, tentures, oriflammes. A l'extérieur, pendant qu'au clocher se déploient majestueusement les couleurs pontificales, en maints endroits sur le monastère on voit le drapeau de la mère-patrie flotter gaiement sous le souffle du vent. Le chiffre 50 inscrit sur chaque pavillon fait connaître à tous la cause de notre allégresse.

Après la récréation du soir, la cloche nous réunit à la communauté. “ Mes sœurs, nous dit notre très honorée Mère Provinciale, ne l'oublions pas, les fêtes que nous allons célébrer doivent être pour nous des jours d'actions de grâces et de prières. Remercions beaucoup et prions beaucoup. Remercions beaucoup Jésus Bon Pasteur pour les faveurs sans nombre accordées à notre monastère durant ce demi-siècle. Prions beaucoup pour les années à venir. Prions surtout pour les âmes qui nous sont confiées, répétons avec plus d'ardeur que jamais durant ces jours bénis ce cri de nos cœurs : des âmes, des âmes, ô Jésus, donnez-nous des âmes pour les conduire au ciel ! Faisons aussi dans nos supplications une part bien large à tous nos bienfaiteurs. Nous n'avons que la prière pour acquitter notre dette, offrons-la bien ardente, en cette fête de la gratitude, pour tous ceux qui nous font du bien ”

II

UN NUAGE.—NOS DEFUNTS.—LEUR ELOGE.



SAMEDI 23 JUIN, 1er JOUR DU TRIDUUM.

Il fait un temps magnifique ; le ciel est pur, le soleil radieux.... Dans notre ciel à nous, il y a un nuage : l'absence de notre bien aimée Mère Générale. Pendant de longs jours, nous avons vécu dans une délicieuse espérance. Le silence s'étant fait après nos lettres d'invitation, nous espérions et.... nous attendions ! Mais c'eût été trop de bonheur, trop de faveurs à la fois ; nous l'avons bien compris : nous ne le méritions pas. Cependant, combien nous aurions été heureuses de la voir au milieu de nous cette Mère vénérée que nous aimons tant. La pensée que bientôt elle serait à Montréal nous faisait tressaillir d'allégresse. Bien doux était notre espoir, Mère vénérée, mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve. Aurons-nous jamais la joie de le voir devenir une réalité ? Oui, nous l'espérons, un jour viendra où le ciel exaucera nos vœux, un jour enfin, elle nous sera accordée cette chère consolation.



Pour nos chers défunts notre premier souvenir en ce beau jour. Pour eux, c'est-à-dire pour nos fon-

dateurs et nos bienfaiteurs, pour celles de nos sœurs qui ne sont plus, les prémices de nos prières et de nos actions de grâces. Pour eux tous, pour leur glorification au séjour des bienheureux ou pour leur prompt délivrance des flammes expiatrices, toutes nos bonnes œuvres et toutes nos supplications d'aujourd'hui, toutes les messes entendues, toutes les communions faites en ce jour par les Religieuses du Bon-Pasteur d'Angers, au Canada, sinon dans tout le continent américain.

A 8½ heures se faisait l'inauguration solennelle des NOCES D'OR de notre maison à Montréal par le chant d'une messe de *Requiem*. Le célébrant fut notre dévoué Supérieur M. le chanoine Z. Racicot : il avait pour diacre le Rév. E. Latulipe et pour sous-diacre le Rév. F. Perreault.

Sous l'intelligente direction de sœur Marie de St-Louis de Gonzague, assistante, nos sœurs nous prouvèrent, une fois de plus, qu'aucune composition musicale ne peut entrer en comparaison avec les graves et suppliantes mélodies adoptées par l'Eglise pour les funérailles de ses enfants.

Plusieurs membres du clergé, dix-sept au moins, assistaient à cette auguste cérémonie.

Puissent nos prières jointes à l'oblation de la divine Victime avoir ouvert les portes de l'éternelle patrie à tous nos chers défunts.

Après la messe, Monsieur le chanoine Bruchési, de l'archevêché de Montréal, donna le sermon. Nous regrettons, faute de notes suffisantes, de ne pouvoir reproduire intégralement ces éloquentes et sympathiques paroles. En maints endroits, on ne trouvera

ni son beau langage, ni même ses délicates pensées ; mais M. le prédicateur voudra bien nous le pardonner. Si notre reproduction est infidèle, qu'il s'en prenne à son humilité, c'est la vraie coupable.



*“ Memores operis fidei vestræ et laboris, ante Deum
et patrem nostrum.*

“ Nous nous souvenons devant notre Dieu et Père des
œuvres de votre foi et des travaux de votre charité.”

(I. Thess, 1. 3.)

Mes chères Sœurs,

Un sentiment de pieuse reconnaissance a inspiré la cérémonie de ce jour, et nulle parole ne saurait le rendre, ce me semble, que celles qu'adressait l'apôtre saint Paul aux fidèles de Thessalonique. Il parlait à des fils qui s'étaient montrés envers lui pleins de générosité et de dévouement. “ Nous ne vous oublions pas, leur disait-il ; tous les jours, sans cesse, *sine intermissione*, les compagnons de mon apostolat et moi, nous faisons mémoire de vous devant Dieu ; le souvenir de vos œuvres de foi et de charité est gravé dans le fond de nos cœurs. ” “ *Memores operis fidei vestræ et laboris, ante Deum et patrem nostrum.* ”

Et vous, mes sœurs, mues par le sentiment de gratitude qui animait l'Apôtre, vous pensez à toutes les âmes charitables et zélées qui vous ont aidées dans l'accomplissement de vos rudes travaux et qui ont quitté cette vie ; vous pensez à vos pieux fonda-

teurs, à vos nombreux bienfaiteurs, à vos mères et à vos sœurs défuntes et vous leur dites : “ O vous tous qui nous avez aimées et secourues, notre pensée vous suit au-delà de la tombe ; vos conseils, votre précieux concours, vos généreuses offrandes nous sont connus ; le souvenir s’en transmet de génération en génération ; vos noms restent entourés de notre vénération la plus tendre et tous les jours, *sine intermissione*, nos prières montent pour vous vers le Tout-Puissant. Et dans ces fêtes joyeuses qui s’ouvrent aujourd’hui pour notre famille religieuse, c’est à vous, défunts bien-aimés, que nous avons pensé tout d’abord. Oui, pour vous la première offrande de l’auguste Sacrifice, pour vous notre première prière : *Memores operis fidei vestræ et laboris ante Deum et patrem nostrum !* ”

Vous célébrez, mes sœurs, le cinquantième anniversaire de votre arrivée à Montréal, et dans l’Eglise comme dans la société, vos amis, — ils sont nombreux, — ont répondu à votre invitation pour s’unir à vous dans un même sentiment d’allégresse et d’actions de grâces.

Au milieu des tristesses de l’heure présente, ces fêtes font du bien à l’âme et la réconfortent, en lui montrant la vitalité de nos œuvres catholiques et l’étonnant progrès accompli par nos instituts religieux en dépit de tous les obstacles.

L’an dernier, c’étaient les sœurs de la Providence qui célébraient leurs NOCES D’OR ; c’est votre tour aujourd’hui, Sœurs du Bon-Pasteur ; après vous, et bientôt, viendront les sœurs des saints Noms de Jésus et Marie et les sœurs de Ste Anne, communautés

apparues sur notre sol vers la même époque et sous le même souffle créateur ; humbles grains de sénévé tous plantés par une main puissante et sainte, et devenus maintenant, grâce à la bénédiction du ciel, ces arbres admirés de tous, qui étendent au loin leur vigoureux rameaux. Quel bien, mes sœurs, n'avez-vous pas accompli pendant ces cinquante ans ! Vouées par état à la plus belle et la plus touchante des œuvres de miséricorde, que de cœurs meurtris vous avez guéris ; que de pauvres coupables vous avez ramenés dans la voie du devoir et de l'honneur ; que d'âmes désespérées vous avez ouvertes à la confiance ! Que de hontes et de misères votre tendresse et votre discrétion ont secourues et abritées ! Combien d'infortunées enfants, séduites par les appâts trompeurs du monde, ont dû à votre zèle maternel le retour à l'innocence, et vous devront l'éternelle couronne de gloire ! Vous en savez plus que nous tous sur ces touchants mystères de la grâces et de la miséricorde divine, mais les Anges du ciel en savent beaucoup plus que vous encore.

Oui, ici, se continue dans le secret, dans l'abnégation, le dévouement et le sacrifice l'œuvre du Bon Pasteur. Quand on visite vos salles ou qu'on lit votre histoire, peut-on ne pas se rappeler les plus touchants enseignements et les plus attendrissantes grâces du Divin Maître ? On l'entend qui vous dit : “ Je suis venu ici-bas pour les pécheurs et non pas pour les justes. En vérité, la conversion d'un pécheur donne plus de joie au ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Je suis le Bon Pasteur et je donne ma vie pour mes brebis. ” On le voit, allant

vers les pécheurs et mangeant à leur table ; on le voit fatigué, assis sur le puits de Jacob, attendant la pauvre Samaritaine dont il va toucher le cœur pour en faire d'abord une sainte, puis un des plus zélés témoins de sa divinité ; on le voit pardonnant à la femme adultère et la congédiant avec cette divine parole : “ Je ne te condamnerai pas moi non plus, va en paix, mais ne pêche plus ; ” on le voit enfin avec Madeleine qui pleure, l'âme brisée, à ses pieds ; Madeleine la pécheresse qui va devenir une sainte et le modèle des pénitentes. Ce que Jésus a dit, ce qu'il a fait, ne le dites-vous pas vous-mêmes, mes sœurs ?

Mais aujourd'hui vous vous oubliez vous-mêmes pour remercier tous les bienfaiteurs défunts qui vous aidèrent dans votre noble et laborieuse mission. Les fils et les amis de ceux que vous honorez ainsi en sont touchés mais non surpris. Ils savent que dans les cloîtres, plus que partout ailleurs, on a la mémoire du cœur, et que l'on ne sait pas manquer aux promesses de l'honneur et de l'amitié. Pauvres morts, ah ! qu'ils sont vite oubliés dans le monde ! On pleure sur leur cercueil, on parle d'eux pendant quelques jours ou quelques semaines, et bientôt le silence se fait sur leur nom, même parmi ceux qu'ils ont le plus aimés. Mais au monastère il n'en est pas ainsi. On s'y souvient du plus modeste comme du plus riche des bienfaiteurs ; la religieuse a sous les yeux leur image ou leur nom vénéré ; l'anniversaire de leur mort ne passe pas inaperçu et il n'est point de jour où l'on ne demande à Dieu de leur accorder l'éternel repos. ”

M. le prédicateur rappelle alors les noms de nos plus insignes bienfaiteurs et bienfaitrices : “ Mme Quesnel, Mme Laframboise, Mme Viger, M. Larocque, M. Malo, M. Rodier, M. Cherrier. Je ne puis les nommer tous ici, dit-il, mais vos annales ont enregistré avec reconnaissance leurs actes de générosité. ”

L'orateur nous parla ensuite de Mgr Ignace Bourget avec une émotion profonde qui se communiqua à tout son auditoire. C'est ce prélat de sainte mémoire, qui nous appela dans son diocèse, nous reçut avec tant de bonté et nous recommanda si éloquemment à la charité de ses diocésains. “ Qui dira, continua M. le prédicateur, tout ce qu'il fit pour le soutien et la prospérité de votre œuvre : les règlements qu'il vous traça, les lettres qu'il vous écrivit, l'encouragement qu'il vous donna aux jours de l'épreuve ? Qui dira ses instructions si pleines d'onction et de piété, qui rappelaient les discours des Vincent de Paul et des François de Sales ? ”

M. le chanoine n'oublia pas notre dévoué Père Arraud P. S. S. Il lui décerna également un juste tribut d'éloges. Sous une apparence sévère ce charitable prêtre cachait le cœur le plus compatissant et le plus tendre. Il se fit la Providence visible de notre monastère ; alla même jusqu'à tendre bien souvent la main aux riches en notre faveur.

M. Bruchési nous parla ensuite de nos sœurs défunttes : de celles qui reposent ici dans notre cime-

tière, et de celles qui dorment leur dernier sommeil dans les missions lointaines qu'elles ont fondées. Il s'étendit sur leurs travaux, leurs sacrifices, la gloire qu'elles ont donnée à Dieu, à l'Eglise et à la Patrie.

“ Ah ! si le ciel, s'écria-t-il, en terminant, s'ouvrait en ce moment à nos regards, nous les y apercevriions glorieux et triomphants, ces bienfaiteurs, ces bienfaitrices dévouées, ces saintes religieuses qui furent vos sœurs et pour qui vos chants pieux demandent en ce moment la délivrance et le bonheur ? Oui, j'en ai la confiance, c'est à vous plus qu'à eux-mêmes que profiteront ces prières. Pour eux, ils sont entrés dans l'éternelle paix ; ils ont reçu la récompense de leurs labours apostoliques ou de leurs abondantes charités. C'est par des cantiques d'allégresse qu'ils répondent à vos chants funèbres. Ils connaissent vos besoins et les présentent au Seigneur. Comptez, mes sœurs, sur ces célestes amis. Ils seront vos protecteurs là-haut mieux encore qu'ils ne le furent ici-bas. Ainsi soit-il. ”

La journée se ressentit de la funèbre cérémonie du matin. On sentait que c'était fête, mais quelque chose de la gravité de la mort planait sur le monastère.

A 5 heures cependant, les joyeux accords de l'orgue nous conviant au chœur pour le salut du saint Sacrement, rendirent à nos âmes une douce allégresse.

Le chant, la musique, la parure, tout faisait penser au ciel. Tout nous portait à dire notre gratitude à Celui que nous adorions là sur l'autel et qui nous faisait goûter tant de bonheur !

III

RECONNAISSANCE A NOS BIENFAITEURS VIVANTS



DIMANCHE, 24 JUIN, 2^{ème} JOUR DU TRIDUUM.

C'est le jour où l'Eglise, le cœur débordant d'une allégresse près de dix-neuf fois séculaire, rend à Dieu ses hommages en chantant les louanges d'un nouveau-né. Cet enfant, saint, dès avant sa naissance, grand, au-dessus des plus grands, eut pour mission de préparer les voies au Messie, de le désigner du doigt et de verser son sang pour la sainte cause de Dieu.

C'est le jour où la patrie canadienne qui a choisi cet enfant pour modèle et pour protecteur, tressaille, elle aussi, de bonheur. Entre elle et son glorieux patron, nombreux sont les traits de ressemblance. Comme Jean-Baptiste elle a, depuis son berceau l'honneur d'être le héraut du Christ. Elle va sur la terre d'Amérique annonçant ici la bonne nouvelle aux peuplades qui l'ignorent, là travaillant à courber tous les fronts sous le joug bienfaisant de sa loi. Comme Jean-Baptiste aura-t-elle, un jour à choisir entre le devoir ou la mort ? C'est le secret du ciel. Mais, espérons-le, la patrie canadienne saura, s'il le faut, verser son sang jusqu'à la dernière goutte plutôt que de trahir Dieu et son Christ.

Pour nous, enfants du Bon-Pasteur, aux joies de l'Eglise, aux joies de la patrie, se joignent en ce jour dans nos âmes les saintes, les suaves réjouissances de la famille religieuse mise en liesse par la solennité d'un Triduum. Pour nous, hier c'était le jour des supplications pour les dévoués qui ne sont plus sur terre, aujourd'hui, c'est le jour de la reconnaissance pour d'autres dévoués dont Dieu nous garde encore le cœur généreux et la main largement ouverte.

Au dehors, le soleil brille de tout son éclat, au dedans, la grâce coule à flots dans les âmes. Plusieurs prêtres viennent offrir le saint Sacrifice dans notre chapelle. Nous profitons, pour nos bienfaiteurs vivants, de chacune de ces divines oblations. Nous offrons au Très-Haut en leur faveur la part qui nous revient dans les ineffables actions de grâces et dans les toutes-puissantes supplications de l'adorable Victime. Et quand Jésus daigne descendre lui-même dans nos cœurs nous le conjurons encore de rendre, selon sa promesse le centuple à quiconque nous fait du bien ou seulement voudrait pouvoir nous en faire.

A 8½ heures une messe est chantée tout spécialement pour nos bienfaiteurs vivants. Le célébrant est le Rév. Père Jodoin, supérieur des Oblats à Montréal. Il a pour diacre le Rév. Z. Délinelle, notre chapelain et pour sous-diacre le Rév. E. Laramée, curé de Governor, E. U. Comme la veille plusieurs membres du clergé assistent au chœur et la chapelle est remplie de fidèles.

Avant et après la messe, chantée en musique, aux

harmonies de l'orgue se joignent les mélodies de la harpe, de la guitare et de la mandoline. Nos chères sœurs de l'Académie St-Louis de Gonzague étaient venues prêter leurs pieux concours à nos musiciennes et à nos chanteuses. Les enfants de nos classes étaient si touchés de ce qu'elles entendaient que plusieurs ne pouvaient retenir leurs larmes. A l'offertoire, unissant la voix de nos cœurs aux chants du "*Gaudemus in Domino*," nous disions à Dieu : Qu'il est bon, qu'il est doux, Seigneur, de se réjouir en vous, de vous remercier de vos bienfaits ! O Jésus bénissez nos bienfaiteurs !....

Les cérémonies de l'après-midi ne le cédèrent en rien à celles de la matinée. Les Vêpres solennelles présidées par le Rév. E. Laramée, eurent lieu à trois heures. Elles furent suivies d'un sermon donné par le Rév. Père Desjardins S. J.

Dans une touchante improvisation, M. le prédicateur nous a parlé des œuvres de miséricorde. Il commença par nous montrer combien grandes, fécondes et méritoires sont les œuvres de la charité chrétienne, même quand elle n'a pour but que le bien du temps et la vie des corps. Il nous fit voir ensuite combien incomparablement plus grande, plus féconde et plus méritoire est l'action de la charité quand elle s'adresse tout spécialement à la vie des âmes.

" Certes, dit-il, il est beau, il est utile de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, mais n'est-il pas mille fois plus beau, plus utile de rompre pour les âmes le pain de la parole divine, de les conduire par la main au Banquet Eucharistique où Dieu se fait lui-même leur aliment et leur

breuvage. Certes, il est beau, il est utile de vêtir les indigents et de visiter les malades, mais n'est-il pas mille fois plus beau et plus utile d'aider les âmes à remplacer, sur leurs épaules, les haillons du vice par le royal manteau de la grâce, de panser, durant des semaines, des mois, des années toutes leurs blessures quelques profondes et purulentes qu'elles soient. Certes, il est beau, il est utile de visiter les prisonniers et d'offrir un gîte à l'étranger, mais n'est-il pas mille fois plus beau et plus utile de porter les âmes à briser les chaînes qui les rivent aux prisons où Satan les retient captives, à profiter de la liberté retrouvée pour voler dans cet asile du bonheur et de la vertu dont les portes restent toujours ouvertes à deux battants pour les recevoir et les protéger. Cette mission mille fois plus belle et plus utile de venir au secours des brebis les plus dédaignées peut-être et les plus meurtries du divin Pasteur, c'est la vôtre, mes Sœurs ! Quelle est grande, quelle est sublime votre vocation ! Qu'est-elle autre chose, en effet, sinon un prolongement naturel, j'allais dire, nécessaire de la vocation sacerdotale ! Mais en même temps qu'il est difficile, qu'il est redoutable l'auguste ministère qui vous est confié ! C'est un lourd fardeau pour des épaules humaines que cette participation au divin sacerdoce du Christ. N'est-il pas vrai, plus on considère ces fonctions saintes, plus on se sent transporté, ravi d'admiration, plus on se regarde soi-même, plus on se sent attérer de son impuissance. Comme on éprouve le besoin de compter sur Dieu pour remplir dignement une telle mission ! Mais aussi quand Jésus est là pour soutenir notre courage, pour bénir et féconder nos efforts, on

peut compter sur des merveilles. Et ces prodiges de la grâce vous les avez vu se réaliser cent fois sous vos yeux durant les cinquante ans écoulés depuis l'établissement de votre Institut au Canada. Depuis lors, en effet, que de brebis fugitives et rebelles le Bon Pasteur n'a-t-il pas ramenées et fixées au bercail parmi celles qu'il a confiées à vos soins. Combien de ces brebis perdues d'Israël ont échappé, grâce à votre houlette protectrice, à la dent du loup ravisseur, et paissent en parfaite sécurité les gras paturages du séjour des délices. Avec quelle joie, quelle reconnaissance elles salueront votre entrée dans la patrie ! Quelle gloire aussi pour vous, bergères du Christ, de les entendre proclamer durant toute l'éternité, qu'après Dieu, c'est à vous qu'elles doivent leur ineffable félicité.

Dans ce ministère souverainement difficile mais éminemment fécond et glorieux, dans ces récompenses, dans ces joies sans fin, comme sans mesure, vous avez droit de réclamer votre part, cœurs généreux, qui secondez par vos aumônes le zèle et le dévouement des épouses du Christ. Jésus l'a dit : " qui reçoit un prophète comme prophète a droit à la récompense du prophète. " A plus forte raison, n'est-ce pas, qui aide le prophète dans sa mission doit recevoir la récompense du prophète. Et cette récompense que sera-elle ? Dans ce monde, cent pour un, dans l'autre une éternité de gloire et de bonheur. Félicitez-vous donc du merveilleux rendement des capitaux que vous avez placés dans cette divine entreprise. Versez donc, versez longtemps, versez à pleines mains et chaque pièce ainsi confiée au Cœur de Jésus vous rapportera

le centuple ici-bas et là-haut des montagnes de mérites, une radieuse auréole de gloire. ”

La bénédiction du saint Sacrement couronna la journée. Comme le matin, musique, décoration, illumination, tout fut magnifique.



IV

LE GRAND JOUR.—A LA CHAPELLE.—A LA COMMUNAUTÉ.



LUNDI, 25 JUIN, 3ème JOUR DU TRIDUUM.

C'est le grand jour par excellence....le jour spécialement consacré à l'action de grâces ! Jamais peut-être, même au plus beau jour de notre vie, nous avons éprouvé plus vivement le besoin de témoigner au ciel notre reconnaissance la plus profonde et la plus sincère. “ *Gratias agamus* ” redisons-nous à chaque instant. Qu'il faisait bon surtout après la sainte communion laisser notre âme redire cent fois : merci mon Dieu, merci pour tous vos bienfaits !

A 9 heures eut lieu la messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, assisté d'un nombreux clergé. La messe royale fut chantée alternativement par les religieuses et par les enfants de nos classes. Ces deux chœurs produisaient un effet ravissant !

Le sermon fut donné par M. Colin, Supérieur du Séminaire de saint-Sulpice. Longtemps, nous avons espéré voir notre modeste compte-rendu s'embellir du texte de cette allocution : malheureusement les graves occupations du distingué prédicateur l'ont em-

pêché de se rendre à nos instances. Nous le regrettons vivement. Ces paroles, si bien faites pour animer nos âmes à l'estime de notre vocation, nous avaient ravies, nous aurions trouvé tant de profit à les méditer à loisir telles que l'éloquence et le savoir nous les avaient présentées. Au risque de les rendre tout-à-fait méconnaissables, nous allons essayer de les reproduire au moins dans leurs grandes lignes.



“ Notas facite in populis adinventiones ejus. ”

“ Faites connaître parmi les nations ses admirables inventions. ”

(Isaïe XII. 4.)

Monseigneur,
Mes Sœurs,

Dieu, comme s'expriment nos saints Livres, est admirable dans ses œuvres : admirable dans les œuvres de sa puissance, d'un mot il a tiré l'univers du néant ; admirable dans les œuvres de sa sagesse, il fait tout avec nombre, poids et mesure. Il est admirable surtout dans les œuvres de son amour. Non content d'être descendu un jour, par son Verbe, jusqu'aux anéantissements de la crèche, jusqu'aux immolations du Calvaire, il est sans cesse à la poursuite du pécheur, résolu d'avoir raison de son ingratitude à force de pardons et de bienfaits. Un Dieu toujours prêt à pardonner et dirigeant tout pour amener le pécheur repentant à se jeter dans ses bras. Voilà, mes Sœurs,

les merveilles qui s'accomplissent dans cette sainte maison, voilà les merveilles que vous avez mission de manifester au monde. *Notas facite adinventiones ejus.* Mais Dieu vous a choisies pour être plus que des confidentes et des témoins des œuvres de sa miséricorde, il vous appelle à devenir encore ses véritables coopératrices. Ainsi les sentiments qui l'animent il veut les voir dans vos cœurs, les merveilles qu'il opère c'est avec vous qu'il veut les opérer.

I

Dieu est essentiellement justice et sainteté. Sainteté infinie, il hait souverainement le péché ; justice infinie, si le pécheur persiste dans ses iniquités, il proportionne, tôt ou tard, le supplice à la faute commise, à l'offense reçue. C'est pour se rendre aux légitimes revendications de sa sainteté et de sa justice outragées qu'il a précipité les anges rebelles dans les gouffres infernaux, englouti dans les eaux du déluge l'humanité coupable et fait disparaître de la scène du monde les générations dont les abominations avaient lassé sa longanimité. D'ordinaire cependant il garde presque entièrement pour l'éternité les châtimens et les récompenses. Faisant taire pour un temps sa haine pour le péché, il donne libre carrière à l'amour tout miséricordieux qu'il porte au pécheur.

Ici, la voix émue de M. le prédicateur fit couler nos larmes en nous montrant la miséricorde mettant pour ainsi dire la divinité en lutte avec elle-même pour sauver le pécheur. Pendant que sa sainteté et sa justice le somment de châtier d'incessantes prévarications, sa miséricorde supplie, conjure, implore à

grands cris le pardon du coupable. Descendue du ciel avec le Verbe, la divine miséricorde s'est incarnée avec lui dans le Cœur Sacré de Jésus. " Aussi, continue l'orateur, c'est elle qui inspire à l'Homme-Dieu les admirables paraboles du Bon Pasteur et de l'Enfant Prodigue. C'est elle qui lui fait accueillir avec tendresse et la Samaritaine, et la femme adultère, et la pécheresse de Béthanie, malgré les crimes dont elles sont souillées et les scandales qu'elles ont donnés. Ces sentiments de haine pour le péché, de miséricorde pour le pécheur Jésus, votre divin Epoux, veut les voir régner en vous. Comme lui, vous devez accueillir avec toute l'indulgence dont vous êtes capables, les brebis rebelles jadis, mais repentantes et confiées maintenant à votre maternelle sollicitude. Plus leurs blessures sont anciennes, profondes et repoussantes, plus, à son exemple vous devez avoir pour elles de tendresse, de miséricorde et de dévouement. A ces âmes gangrenées par le vice et sur le point d'être condamnées à des châtimens sans fin, il faut inoculer un sang nouveau, il faut apprendre à s'assurer les récompenses éternelles. "

A quel prix s'accomplissent ces miracles de la grâce ? quelle part nous devons y prendre ? M. le Supérieur nous l'a dit dans sa seconde partie.

II

Durant sa vie mortelle, Jésus n'a cessé de témoigner sa miséricorde envers les pécheurs. Il l'a témoignée en priant pour eux, en s'immolant pour eux, en se donnant à eux.

Sa vie parmi nous n'a été qu'une prière continuelle et cette prière elle a été pour les pécheurs. Pour eux il a prié à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Pour eux il a prié surtout pendant les années laborieuses de sa prédication, durant les angoisses et les abaissements de sa passion, quand il les voyait fermer leurs yeux aux lumières de son enseignement, leurs cœurs aux instances de sa grâce, leurs volontés à la toute-puissance de son secours.

Pour les pécheurs aussi, Jésus s'est immolé. Il s'est immolé par les humiliations ; humiliations sans nombre, cachant à l'admiration des hommes des trésors infinis de puissance et de sagesse, de science et de sainteté ; humiliations allant jusqu'à le faire regarder comme un insensé, sinon, comme un imposteur jusqu'à faire passer pour des opérations diaboliques les prodiges de sa toute-puissante miséricorde. Il s'est immolé par le travail ; travail rude, incessant, vil selon le monde ; travail impérieusement commandé par la nécessité de se gagner lui-même son pain de chaque jour. Il s'est immolé enfin par la souffrance ; souffrances déchirant son corps par le couteau de la circoncision et par les verges de la flagellation, par les épines de sa couronne et par les clous de sa croix ; angoisses torturant son âme, tantôt, par la vue des indifférences, des oublis, des ingratitude humaines, tantôt, par les brisements cent fois plus douloureux et plus poignants des abandons de son Père, dans le moment même où par amour pour lui il se faisait victime pour nos iniquités.

Cependant pour le Cœur miséricordieux de Jésus, ce n'est pas assez d'avoir prié pour les pécheurs du-

rant toute sa vie mortelle, il continue à prier pour eux dans tous les tabernacles de l'univers catholique. Du fond de ces prisons, où le retient son amour, comme au Golgotha, il redit à chaque instant : " Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. " De même ce n'est pas assez pour Jésus d'avoir livré jadis son corps aux labeurs, aux souffrances, son âme aux humiliations, aux tortures, il renouvelle ces immolations sur nos autels presque à chaque instant des siècles et sur chaque point du globe. Ce n'est pas même assez pour Jésus de donner ainsi toutes les prières de son âme, toutes les sueurs de son front, tout le sang de ses veines, il se donne lui-même aux pécheurs.

Par un dévouement que seul un Homme-Dieu pouvait concevoir et réaliser, il trouve moyen, dans son amour tout-puissant, de se faire le breuvage, l'oliment, le soutien des âmes. En même temps, par un autre sacrifice d'amour, il crée d'autres lui-même et leur confère le pouvoir de renouveler le même prodige. Aussi, depuis ce grand jour, porté par ses prêtres, Jésus va par le monde à travers les siècles, les générations et les continents pour se donner à quiconque veut le recevoir. Parmi les appelés du festin déifique, plusieurs, hélas ! ont traîné dans la fange du vice le blanc vêtement de leur innocence, mais Jésus n'attend qu'un mot de leur part pour les revêtir, par ses représentants, de la robe nuptiale requise pour le divin Banquet. A ces prodiges, redevenus ses amis, Jésus se donne tout entier : corps et sang, âme et divinité. Voilà jusqu'où va le dévouement de l'Homme-Dieu pour les âmes même les plus coupables.

Or, mes Sœurs, cette prédilection pour les brebis égarées, elle s'impose à vous comme un gage extérieur de la conformité de sentiments, de désirs et de vœux qui doit exister entre Jésus et vous, comme un devoir rigoureux de conscience contracté à la face du ciel et de la terre au grand jour de votre profession religieuse. Oui, mes Sœurs, votre divin Epoux, Jésus Bon Pasteur, attend de vous une vie de prière pour les pécheurs. Jadis quand Josué livrait bataille dans la plaine aux ennemis d'Israël, Moïse, debout sur la montagne et les bras levés vers le ciel, implorait le secours du Dieu des armées et, tant nombreux, tant braves que fussent les ennemis, ils étaient vaincus. D'autres fois, quand Israël lui-même avait lassé la patience du Très-Haut et qu'il allait disparaître de la scène du monde, broyé par la colère divine, le même Moïse, saisissait de nouveau l'arme toute-puissante de la prière, n'hésitait pas à se prendre pour ainsi dire, corps à corps avec Dieu, et Dieu finissait par se laisser vaincre, Israël par être pardonné. A l'exemple de Moïse, gravissez, vous aussi, la sainte montagne, élevez vers Dieu vos mains et vos cœurs d'épouses et de vierges et priez pour ces pauvres rebelles, s'il le faut, luttez vous aussi hardiment contre Dieu. Ne craignez rien, sa miséricorde combat avec vous. Si cependant le secours tarde à venir, si même tout semble perdu, faites passer vos supplications par le cœur de votre divin Epoux. Dieu ne peut rien lui refuser, car votre Jésus est son fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances.

Jésus Bon Pasteur attend aussi de vous, pour les pécheurs une vie d'immolations. Vie cachée du cloî-

tre, inconnue, par suite aux mille voix qui distribuent par le monde la louange et l'admiration, vie passée toute entière au service des brebis ramenées au bercail par la divine miséricorde, exposée par suite aux froideurs, aux indifférences du dedans, voire même aux attaques du dehors. Vie de travail, travail dur, vulgaire, abject même plus d'une fois selon les idées humaines, travail continuel, ne vous laissant que juste le temps de donner à Dieu la part qui lui revient dans vos journées, travail impérieusement commandé par la nécessité de trouver pour vous et pour les brebis accueillies, la nourriture de chaque jour. Vie de macérations corporelles, de saintes cruautés exercées contre vous pour les pécheurs, sollicitées par votre règle, commandées par le désir d'aider plus efficacement les âmes nécessiteuses, surtout vie de brisement de la volonté propre sous le toujours glorieux mais souvent bien lourd marteau de l'obéissance.

Dieu, enfin attend de vous une vie de dévouement pour ses bien-aimés pécheurs. Dévouement enlaçant tous vos jours, toutes vos heures, tous vos instants dans les liens de la plus ardente charité, dévouement durant autant que votre vie religieuse, c'est-à-dire dix ans, vingt ans, cinquante ans. Dévouement faisant de vous le bien, la chose des âmes, surtout des plus coupables et vous portant à redire de voix et d'actions avec St Paul : “ Je veux me dépenser, me dépenser encore, et toujours pour les âmes. *Impendā et super impendur pro animabus vestris.* ”

Vos modèles, mes Sœurs, dans cette vie de prière, d'immolations, de dévouement, dit en terminant M.

le prédicateur, c'est le vénéré Pasteur de ce diocèse, votre supérieur jadis, ce sont les directeurs de vos âmes, ou plutôt, ce sont les anges et les prêtres du monde catholique. Devenus, par l'onction sainte, d'autres Christ, ils ont pour vocation spéciale de continuer aux yeux de tous, à travers les âges et les générations, le triple ministère de Jésus auprès des pécheurs. Sept fois le jour ils unissent leurs voix à celle du divin priant de nos tabernacles. Quand ils immolent l'Adorable Victime, ils se souviennent que successeurs des apôtres ils doivent s'attendre à se voir broyer comme eux sous la meule de la persécution. Quand Jésus se donne par leurs mains aux pécheurs réconciliés, ils comprennent que pour les gagner à Dieu, il leur faut se dévouer jusqu'à leur dernier soupir, dût le salut d'une seule âme leur coûter tout le sang de leurs veines.

Vos émules, dans cette croisade en faveur des pécheurs, ce sont ces cœurs généreux qui pour payer à Dieu la dette de leur reconnaissance, au prochain celle de la charité, vous mettent à même, par leurs saintes largesses, d'ouvrir plus largement vos portes à des pauvres âmes qui n'attendent qu'une place dans ce pieux asile pour revenir sincèrement à Dieu.

Ah ! puissent toutes ces prières, toutes ces immolations, tous ces dévouements, toutes ces aumônes se multipliant tous les jours, ramener et maintenir au sentier du bien des milliers d'égarées, et ces âmes redonnées à Dieu et le possédant à jamais, grâce à nous, rediront éternellement ce que nous aurons fait pour elles ici-bas et seront près du Bon Pasteur les compagnes de notre gloire et de notre félicité durant toutes les éternités. ”

A l'offertoire " l'*Alma Virgo* " fut chanté par le chœur des religieuses.



Après la messe eut lieu à la communauté une petite séance que Monseigneur de Montréal voulut bien honorer de sa présence. Cinquante-quatre membres du clergé ainsi que les principaux bienfaiteurs de notre monastère accompagnaient Sa Grandeur. Notre modeste salle de réception, plus radieuse de lumières que jamais, était vraiment belle à voir dans la toilette de noces qu'elle portait. En entrant on lisait sur les murs, au milieu des fleurs et des festons " Seigneur, vous êtes devenu un refuge pour le pauvre, une force pour l'indigent dans sa tribulation, un espoir contre la tempête, une ombre contre la grande chaleur. "

Au fond, sur une large estrade, se trouvaient celles de nos enfants qui devaient prendre une part active à la séance. Les autres étaient rangées en cercle tout autour de la salle.

Des dentelles blanches relevées par des chaînes d'or auxquelles venaient se joindre des touffes de feuilles d'érable, également en or, formaient un coup d'œil ravissant. Aux colonnes étaient suspendus les monogrammes de notre vénérable Père Eudes, de notre vénérée Mère Fondatrice, Marie de Ste-Euphrasie, de Marie de Ste-Céleste, première supérieure de cette maison et de notre Mère actuelle, Marie de St-Alphonse de Liguori.

Au fond une belle statue de notre bonne Mère du ciel semblait nous sourire et présider la fête. D'un côté de l'estrade se trouvait le buste de Monseigneur Bourget, de l'autre celui de Monseigneur Fabre. Sur les murs se voyaient les portraits de notre vénérée Mère Fondatrice et de notre regrettée Mère Générale Marie de St-Pierre, ainsi que ceux de nos principaux bienfaiteurs.

A 11 heures, Monseigneur fit son entrée aux sons d'un joyeux duo de piano. Le morceau terminé, une toute petite fille de la préservation, vêtue de blanc, s'avança et dit les vers suivants

Lorsque des feux de la brillante aurore,
Tout l'horizon s'empourpre et se colore,
Et que rayonne au ciel le jour naissant,
Au souffle aimé du zéphyr caressant
De chaque fleur entr'ouvrant sa corolle,
Vers l'Eternel un doux parfum s'envole ;
Ainsi, vers toi, de tous nos cœurs heureux
Montent d'abord notre amour et nos vœux.

“ Combien il nous tardait, ajouta-t-elle, de voir arriver ce beau jour ! Mais à notre âge comment exprimer notre joie, et notre reconnaissance ! Plus heureuses que nous, vous, nos aînées dans cette maison vous pouvez dire ce que vous éprouvez comme nous : venez donc, dites notre commun bonheur, notre commune gratitude. Laissez parler vos cœurs en toute liberté. Croyez-moi, je le lis dans tous les yeux, vos voix formeront un concert que nos bienveillants auditeurs ne pourront s'empêcher d'applaudir. Venez ; pour ces âmes indulgentes, qui sait si nos humbles

accents ne vont pas même paraître ravissants d'harmonie. ”

Après cette enfant vint une jeune fille portant une bannière sur laquelle se lisait en lettres d'or : “ FONDATION ” “ 1844—1894. ” Elle fit en quelques mots le récit de la fondation de Montréal.

“ Monseigneur Ignace Bourget, dit-elle, avait prié à plusieurs reprises la Mère Générale du Bon-Pasteur d'Angers, en France, de fonder une maison de son Ordre à Montréal ; mais jusqu'en 1844, en retour de ses demandes réitérées, il n'avait encore obtenu que des espérances. Monseigneur Provencher, devenu en 1841 le premier évêque de St-Boniface, au Manitoba, venait alors d'être nommé Vicaire apostolique du Nord-Ouest. Profitant de son passage dans la mère-patrie, il se rendit à Angers afin de plaider la cause de Monseigneur de Montréal. Voyant que nos mères hésitaient encore malgré ses instances, il s'écria avec l'autorité d'un évêque et le zèle d'un missionnaire : “ Eh quoi ! mes sœurs, Dieu vous appelle à Montréal et vous hésitez. Il y a sur les rives du St Laurent des âmes qui vous réclament, des âmes qui se perdront sans vous et vous restez insensibles à leurs supplications. Est-ce ainsi qu'agirait le Bon Pasteur ? ” “ Que l'obéissance m'y envoie, dit alors sœur Marie de Ste-Céleste, et j'y volerai de grand cœur. ” “ Moi aussi, ” répétèrent plusieurs voix. Quatre seulement cependant furent choisies : Mère Marie de Ste-Céleste, fondatrice de cette maison, et les révérendes mères Marie de St-Gabriel, Marie de St-Ignace et Marie de St-Barthélemy. . . A quelques jours de là, la diligence les conduisait au Havre et le 7 juin elles débarquaient à Montréal.

Après quelques jours passés à l'Hôtel-Dieu, elles s'installent dans une vieille caserne de la rue Brock aménagée pour les recevoir. Ce misérable réduit devient ainsi le premier refuge du Bon-Pasteur à Ville-Marie. Là, nos Mères se livrent aux travaux les plus humbles et les plus pénibles pour gagner leur pain de chaque jour. Elles fabriquent du savon et blanchissent le linge comme de pauvres servantes. Si encore la nuit venue, elles avaient un bon lit pour se reposer, mais elles donnent ce qu'elles ont de mieux aux brebis réfugiées sous leur toit. Quelle vie de dévouement et d'abnégation ! comme le divin Maître doit l'avoir pour agréable !... Comme elles sont heureuses elles-mêmes en songeant aux âmes qu'elles arrachent au démon, en leur procurant à la fois une protection contre le crime, un abri contre la misère ! ... Avec quelle ferveur aussi elles demandent à Dieu les secours pécuniaires, et surtout les cœurs généreux dont leur œuvre a besoin pour se maintenir et se continuer quand elles auront quitté la terre. Leurs prières sont exaucées ! Les aumônes arrivent, et les coopératrices se présentent. Attirées par cette vie d'abnégation et de sacrifice, plusieurs jeunes personnes sollicitent en effet leur entrée au monastère. En voyant la divine Providence mettre si visiblement la main à l'œuvre du Bon-Pasteur à Montréal nos Mères fondatrices sont dans la jubilation. L'avenir de la nouvelle fondation est assuré, se disent-elles, puisqu'en lui multipliant les croix Jésus multiplie aussi les épaules pour les porter.

Après avoir déposé son oriflamme sur un piédestal placé tout exprès sur l'estrade, la jeune fille s'incline et fait place à une autre de ses compagnes.

Comme l'indique l'inscription gravée sur sa bannière (qui représente des fleurs et des fruits) celle-ci parle de “ NOS BIENFAITEURS. ”

“ Reconnaissance, dit-elle, aux deux Prélats qui se sont succédés dans le gouvernement de l'église de Montréal depuis 1844 ; reconnaissance à Monseigneur Bourget, fondateur de la maison du Bon-Pasteur en Canada ; à Monseigneur Fabre, devenu à son tour l'appui et le promoteur de cette maison après en avoir été le Supérieur pendant de longues années.

Reconnaissance aux vénérés Archevêques et Evêques d'Halifax, de St-Jean, d'Ogdensbourg et de St-Hyacinthe, qui ont contribué à l'extension des œuvres de la communauté par des fondations ou des secours spirituels. Reconnaissance au séminaire de St-Sulpice. Reconnaissance, tout spécialement, à notre bon père Jacques Victor Arraud, à qui le Bon-Pasteur doit, entre autres faveurs, son premier monastère à Montréal ainsi que le couvent de St-Hubert. A lui encore reconnaissance pour les secours qu'il lui a procurés en lui trouvant la plupart de ses généreux bienfaiteurs.

Reconnaissance à madame Denis Benjamin Viger, qui a donné le terrain sur lequel s'élève le monastère où nous sommes. Reconnaissance à madame Quesnel devenue pauvre à l'exemple du Sauveur, pour mieux nous aider de ses libéralités pendant quinze ans.

Reconnaissance à M. Olivier Berthelet, qui a cons-

truit à ses frais une aile de la maison et se proposait de bâtir l'autre quand Dieu l'appela à recevoir la récompense d'une vie toute pleine d'aumônes et de bonnes œuvres. Reconnaissance à M. Charles Séraphin Rodier qui a fait à la maison une rente perpétuelle de huit cents piastres par année : à M. Alfred Larocque, digne héritier de M. Berthelet dans ses biens et dans ses saintes largesses ; Reconnaissance à M. Pierre Malo, ainsi qu'aux prêtres dévoués qui avaient nom : Louis de Gonzague Cousineau et Joseph Brisette. Les aumônes de ces cœurs généreux se comptent par milliers de piastres.

Reconnaissance à tous nos bienfaiteurs vivants ou trépassés. Leurs noms sont pour toujours inscrits dans nos annales, le souvenir de leurs bienfaits est gravé dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

Daigne le Seigneur leur rendre au centuple tout le bien qu'ils ont fait à la maison du Bon-Pasteur."

Ayant ainsi parlé cette enfant dépose sa bannière et se retire. En même temps s'avance au son d'une musique grave et solennelle, une autre petite fille portant une oriflamme avec ces mots. " NOS ŒUVRES." Se plaçant au centre de l'estrade elle y demeure tout le temps que dure le défilé des classes qui viennent après elle. Nos madeleines, revêtues de leurs longs manteaux noirs, sont les premières, elles sont précédées par une novice qui porte une bannière sur laquelle se dessinent deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de roses. Entre les deux couronnes on lit : LES SŒURS MADELEINES—1864—Elles forment un demi cercle qui part du milieu de l'estrade et se pro-

longe de chaque côté jusqu'au fond de la salle. C'est un tableau vraiment imposant et qui fait couler bien des larmes. L'émotion est plus grande encore quand la future madeleine d'une voix vibrante d'émotion, fait le récit suivant :

“ Grâce à notre vénérée Mère Fondatrice, plusieurs de celles qui viennent frapper à la porte de ce pieux asile peuvent embrasser la vie parfaite. Parmi ces imitatrices de Marie Madeleine, unies au Bon-Pasteur par les liens de la profession religieuse, se trouvait, il y a quelques années, une jeune fille, originaire de New-York. Elevée dans le protestantisme, elle entrevit dès son bas âge la fausseté de sa religion. Petite enfant, elle faisait à son ministre, maintes questions et maintes observations qui l'embarassaient fort. Ne sachant que dire, le *clergyman* lui répondait qu'elle était trop jeune pour approfondir les Saintes Ecritures. “ Eh bien ! disait-elle, je les étudierai quand je serai grande, je veux connaître la vérité. ” A une intelligence d'élite, elle joignait une grande beauté ! Ayant eu, bien jeune encore, le malheur de perdre ses parents, elle resta seule et sans ressources, exposée par suite à mille dangers ; aussi, pauvre orpheline, sa vertu ne tarda pas à faire naufrage.

Un jour, qu'elle errait par les rues de Québec, elle fut recueillie par madame Frémont et conduite par elle chez des religieuses de cette ville, appartenant une communauté différente, mais portant le même nom et vouées à la même œuvre que nos mères. La grâce aidant, la pauvre orpheline se fit bientôt catholique et quelque temps après elle manifesta un ardent désir d'embrasser la vie religieuse. Les Sœurs

du Bon-Pasteur de Québec n'ayant pas de Madeleines, lui conseillèrent de venir à Montréal. Elle vint donc ici. Après avoir passé quelques mois chez les pénitentes elle fut admise parmi nous. Ses bonnes dispositions la firent même juger digne de prendre le saint habit un mois après son entrée. Elle reçut en religion le nom de la glorieuse sœur de Ste-Marthe et de Lazare avec celui de la vierge romaine, choisie pour modèle par les musiciens et donnée pour patronne au baptême à madame Frémont, sa charitable bienfaitrice. Pendant son noviciat et même après sa profession, la jeune convertie eut de grands combats à soutenir contre elle-même. Elle avait une volonté impérieuse, un caractère haïtain et se pliait avec peine sous le joug de l'obéissance religieuse. Mais, était-elle vaincue dans la lutte, elle était la première à s'imposer des punitions. Aussi, parvint-elle en fort peu de temps à se corriger de ses défauts, à se faire même remarquer par son esprit de foi et sa fidélité parfaite à la règle. Quelques mois plus tard Madeleine de Ste-Cécile tombait malade et s'éteignait doucement dans les sentiments de la plus entière confiance en la divine miséricorde....

Comme Madeleine de Ste-Cécile bien des âmes ont trouvé dans cette sainte maison le moyen de réparer par des années d'amour et de fidélité les tristes jours passés loin de Dieu dans les sentiers de l'iniquité. O béni soit cet asile où l'âme repentante peut, elle aussi, aspirer à devenir épouse du Christ.

Après ce récit, une professe Madeleine lit l'adresse suivante :

Monseigneur,

Destinée à compléter l'œuvre sublime du Bon-Pasteur, notre petite communauté naquit à Angers en 1831. Sous l'inspiration du ciel, notre vénérée Fondatrice, Marie de Ste-Euphrasie, trouva dans son cœur de sainte et de mère cet admirable moyen d'assurer à la fois la sanctification et le bonheur temporel de ses enfants d'adoption. Aussi, à combien d'âmes n'a-t-elle pas procuré, avec les douceurs d'une retraite paisible, les avantages plus précieux encore d'une vie de prière et de vertu. A combien d'âmes n'a-t-elle pas ouvert les portes de la cité sainte après les avoir mises à couvert de la malice de Satan et de la perversité humaine. Que nous sommes heureuses de nous voir dans cette sainte communauté ! Que nous sommes heureuses de prendre part au concert de louanges et de vive gratitude qui se chante ici à la gloire de Dieu ! Puisse notre voix monter jusqu'au ciel, et faire descendre sur cette chère maison les plus abondantes bénédictions.

Que de faveurs ne devons-nous pas également aux filles de Mère Marie de Ste-Euphrasie, à toutes ces âmes dévouées qui nous dirigent dans la voie de la perfection. Grâce à nos zélées directrices, nous passons notre vie dans une atmosphère de paix, et de bonheur, entourées des sollicitudes les plus maternelles et les plus éclairées.

Monseigneur, nous n'avons pas oublié non plus la part qui revient à Votre Grandeur, dans l'établissement de notre petite communauté. C'est, en effet, sous votre vigilance paternelle, comme supérieur,

qu'elle a surgi en 1860 et qu'elle s'est développée. Veuillez donc, Monseigneur, agréer nos plus humbles comme nos plus sincères remerciements. Que le Bon Pasteur accorde à Votre Grandeur ainsi qu'à tous nos bienfaiteurs la récompense promise à tous ceux qui passent sur la terre en faisant le bien. ”

Cette lecture terminée les madeleines se retirent.

Après elles, nos chères pénitentes, vêtues de noir au nombre de cent quarante, viennent bannière en tête, se ranger en deux demi-cercles.

“ Depuis cinquante ans, dit l'une d'elles, au-delà de quatre mille personnes sont entrées dans la classe des pénitentes. Sur ce nombre, la plupart sont retournées dans le monde, raffermies dans la vertu et bien décidées à garder toute leur vie le bonheur retrouvé près de Dieu ; d'autres craignant d'affronter de nouveau les écueils, où leur âme avait sombré, sont restées au port et ne veulent plus en sortir ; d'autres enfin poussant encore plus loin la générosité, se sont engagées irrévocablement à Jésus par la sainte continence et les vœux de religion.

Il faut bien l'avouer, à la honte de l'ingratitude humaine, parmi les quatre mille âmes reçues dans ce bercail du divin Pasteur, plus d'une hélas ! sont retournées à leurs turpitudes passées. Cependant, nous le proclamons à la gloire de celui qui rend immuable la faiblesse qui l'appelle à son aide, nos annales sont remplies de faits les plus édifiants. A chaque page on y voit à côté des fureurs implacables de Satan pour perdre les âmes, les saintes industries de l'amour tout miséricordieux de Jésus pour les sauver :

à côté des défaites les plus humiliantes des âmes infidèles, on voit les triomphes les plus éclatants remportés par celles qui se livrent résolument à l'action toute-puissante de la grâce. ”

Une autre prit ensuite la parole : “ La joie est au foyer, dit-elle, nous réclamons notre part de ce bien de famille. La joie ! qu'elle est durable quand elle est vraie, qu'elle est douce quand elle est pure, qu'elle est consolante quand elle vient du ciel ! Cette joie sainte, c'est la vôtre, Mères vénérées, et grâce à vous c'est aussi la nôtre. Cette joie goûtée au temps de l'innocence, pleurée aux heures de l'égarement, nous l'avons ressaisie au jour du repentir. Nous la tenons aujourd'hui avec amour dans nos cœurs rassérénés et guéris, et nous ne voulons plus la perdre. Ce trésor recouvré au prix de tant d'angoisses et de tant de larmes, nous voulons le garder toujours. Qu'il en a fallu de sacrifices et de dévouement aux Mères vénérées qui ont fondé cette maison pour nous en ouvrir les portes ! Pour nous, elles ont quitté le monastère témoin de leurs éternels engagements ; ont dit adieu au sol natal, laissé dans les larmes des parents et des amis qu'elles ne devaient plus revoir ici-bas ; pour nous, elles ont affronté les mers et leurs tempêtes ; pour nous enfin, elles ont fondé sur la terre canadienne, au prix des plus dures privations, des plus pénibles labeurs, ce saint asile, où tant d'âmes ont retrouvé la sérénité d'un ciel qui n'avait plus pour elles que des éclairs et des tonnerres. Que vous devez être fières des progrès de votre œuvre, vénérées Mères Fondatrices, quand vous la contemplez

du haut des cieux, quand vous revoyez les lieux que vous avez foulés de vos pieds, arrosés de vos sueurs, embaumés de vos vertus !

A vous, Mères tendrement aimées, formées à si noble école, incombait la tâche de continuer leur œuvre. Le chemin était tracé devant vous, vous y êtes entrées ; l'exemple était entraînant, vous l'avez suivi ; l'élan était irrésistible, vous l'avez secondé ; la semence avait produit d'heureux fruits, vous les avez multipliés. L'humble refuge de la rue Brock, témoin des travaux de vos premières Mères, n'existe plus, mais vous l'avez remplacé par le monastère où nous sommes. Ici, l'air est plus pur et l'espace plus étendu. Ici, nous venons plus nombreuses et votre charité, comme celle de vos Mères, nous accueille avec le même amour, la même bienveillance. Malgré les vastes proportions et même la beauté du nouvel édifice, l'insuffisance de vos ressources est restée la même. Plus d'une fois, nous le savons, vous avez dû franchir le seuil du cloître, aller tendre la main à la générosité publique, afin de nous procurer notre pain de chaque jour. Vous comptiez nous cacher ces dénuements, mais Dieu a déjoué les saintes ruses de votre charité. Vos héroïques industries sont venues jusqu'à nous. Plus d'une fois, à votre insu, elles nous ont émues jusqu'aux larmes. Aussi, que de retours sincères à Dieu, que de conversions durables, quelle gratitude, quelle affection pour vous à l'épreuve du temps et des distances ont fait naître un si maternel dévouement, des exemples aussi admirables.

“ Vénérable Père Eudes, vous qui avez conçu et réalisé l'œuvre du Bon-Pasteur, et vous saint évêque

Bourget qui l'avez emplanté dans notre Canada, daignez agréer aussi l'hymne de notre gratitude. Et vous, Monseigneur, qui depuis trente-quatre ans prodiguez à cette maison les témoignages de votre paternelle sollicitude, et vous, nos dignes Supérieurs, vous, nos dévoués Chapelains, ses zélés collaborateurs dans le sublime ministère de la sanctification des âmes, recevez également l'hommage de notre plus humble et plus filiale reconnaissance.

Généreux bienfaiteurs, dont le noble cœur comprend toujours si bien nos infortunes et dont la main bienfaisante est toujours si habile et si prompte à nous venir en aide, laissez-nous joindre à nos plus sincères remerciements nos vœux les plus ardents de bonheur et de saintes prospérités. Oh ! oui, que le Très-Haut vous rende, qu'Il rende à quiconque nous a fait du bien le centuple promis dès ici-bas même à l'obole donnée à l'indigent au nom de Dieu.

Vous enfin, épouses virginales du divin Pasteur, vous qui restez pour nous les copies les plus fidèles et les plus aimées de son amour et de sa miséricorde pour nous, nous vous disons merci, cent fois merci, dans toute l'effusion de nos âmes. Daigne le Dieu qui nous a fait trouvé en vous de véritables mères vous donner en nous de véritables enfants, des enfants à la volonté toute docile, au cœur tout aimant et tout reconnaissant."

Ce récit achevé, ces souhaits et remerciements exprimés les pénitentes déposèrent leur drapeau et se retirèrent.

Alors un nouveau groupe, au costume plus gai, aux allures plus jeunes et plus vives, à la joie plus expressive et plus bruyante parut dans la salle. C'étaient les enfants de l'Ecole de Réforme. Bannière en tête elles montent sur l'estrade en chantant :

Beau jour que Dieu nous prête,
Tu charmes notre cœur ;
A l'envi, douce fête,
Nous te chantons en chœur.

Ce refrain terminé, l'une d'elles se détacha de ses compagnes et s'adressant à l'auditoire : “ Il est un âge, dit-elle, où la vie coulant à pleins bords à l'air de promettre des siècles d'existence, où l'avenir apparaît tout embaumé de parfum, tout radieux de bonheur, où le présent ignorant les fardeaux qu'on nomme soucis et responsabilités vit joyeux et confiant. Cet âge, il devrait, ce semble, ne pas laisser après lui plus de traces que le navire qui fend les eaux, cependant, on nous l'a dit, cent fois, il creuse au champ de la vie un sillon tellement profond que les vieilles années ne peuvent guère s'empêcher de le suivre. A cet âge, dit-on, naissent ou se forment les habitudes bonnes et mauvaises, et de ces habitudes les ans à venir feront une seconde nature. Heureuse la vie qui chemine durant ces jours au sentier du devoir et de la vertu, elle peut compter y marcher toujours. Malheureuse au contraire celle qui s'égare à cette époque aux chemins du vice et de l'erreur ; si Dieu ne l'arrête à temps, elle sombre dans les abîmes. Cet âge si important et si décisif

pour le reste de la vie, c'est la jeunesse, c'est l'âge où nous sommes. Mieux que nous, nos dévouées Mères ont toujours compris cette consolante et terrible vérité, mais ce n'est qu'en 1870 qu'il leur a été donné de pouvoir enfin ouvrir la classe à laquelle nous nous estimons si heureuses d'appartenir.

Oh oui, il nous est souverainement cher ce toit charitable où s'écoulent nos jeunes années ! Quels suaves et précieux souvenirs nous vaudra pour nos plus vieux ans notre séjour dans cette maison bénie. Ici, sous les yeux de nos aimées bienfaitrices, à leur exemple et grâces à leurs maternelles affections, à leurs sages conseils, nous cherchons à nous faire de la piété et du travail, non seulement une habitude, un devoir, mais un besoin impérieux, une délicieuse jouissance.

Ici, plusieurs sont venues prémunir et fortifier leur jeunesse faible et sans expérience contre les assauts redoutables et les perfides séductions d'un monde corrompu et corrupteur.

Ici plusieurs, guidées par les anges visibles qui nous forment à la vertu, se sont assises pour la première fois au divin Banquet, à cette table Eucharistique dont elles auraient peut-être ignoré à jamais les ineffables délices. D'autres ont trouvé dans cette sainte demeure la porte du vrai bercail du Bon Pasteur. Plusieurs, en effet, sont devenues ici, par le saint Baptême, enfants de Dieu et de l'Eglise. Pour d'autres enfin, pendant que leur dépouille mortelle échangeait ce pieux asile contre le lieu où dorment les morts, leur âme voyait s'ouvrir devant leurs regards ravis les portes éternelles du palais du Roi des rois. Des bras de la Vierge des Douleurs notre pa-

tronne, elles passaient et pour toujours dans ceux de son divin Fils, le céleste rémunérateur.

Aussi, bien vive est notre allégresse de pouvoir enfin dire tout haut et devant des témoins aussi nombreux, aussi distingués ce que nous ne cessons de nous redire les unes aux autres dans le cœur à cœur de nos épanchements fraternels. Remerciée à jamais soit l'aimable et bienveillante Providence qui nous a conduites dans cette maison. Le Bon Pasteur, en nous ouvrant les portes de sa demeure de prédilection, nous a procuré un nouveau toit paternel qui toujours nous sera cher, il nous fait trouver des sœurs affectionnées dans chacune de celles qu'il nous donnait pour compagnes et des mères au cœur tout nôtre dans chacune de celles qu'il s'est choisies pour épouses et pour continuatrices de son œuvre.

Compagnes bien-aimées reprenons nos chants de fête ; chantons la demeure chérie où passent pour nous de si douces et si saintes années.

Chant :

Dans l'immense désert qui s'appelle la vie,
Loin de l'orage, à l'abri des autans,
Il est un oasis où notre âme ravie
Voit radieux passer ses jeunes ans.
Toit mille fois heureux, aimable sanctuaire,
Que nous aimons te chanter en nos chœurs.
Le ciel mit dans tes murs tout ce qui sait nous plaire
Tout ce qui charme et subjugué les cœurs.

Asile aimé, de vertu, d'allégresse,
Suave don des cieux,
Longtemps encore, ravis notre jeunesse,
Séjour délicieux.

Qu'il fait bon ! te prier dans ton humble chapelle,
Verser son âme en ton âme, ô Jésus ;
Cheminer à ta suite, où ta voix nous appelle,
Aller toujours où marchent tes élus.
Comptant toujours sur toi, sur ta main si puissante
Sur ton grand Cœur si riche en pardon
Si débordant d'amour, notre âme confiante
Ne rêve plus qu'espoir et qu'abandon.

Le Dieu qui dans ces murs a choisi sa demeure
Veut tout à nous d'autres cœurs que le sien.
Il veut pour nous garder et levés à toute heure
Bien d'autres bras qui soient notre soutien.
Ces cœurs prenant leur part de nos douleurs amères
Ces bras levés et toujours protecteurs
Epouses de Jésus, vous qu'on nomme nos mères
Ce sont vos bras, surtout, ce sont vos cœurs.

Comme au toit de famille, en cette heureuse enceinte,
Dieu, se faisant prodigue de douceurs,
A l'amour maternel joint dans sa bonté sainte
L'affection que se doivent des sœurs.
S'il vient une douleur, s'il paraît un nuage,
Chacune alors, dans sa franche amitié
Vient s'unir à sa sœur pour conjurer l'orage,
Ou de sa peine exige la moitié.

Qui dira nos beaux jours, ô compagnes chéries,
Ces jours heureux que dore le bonheur ?
Qui redira nos jeux, nos douces rêveries,
Nos chants de fête, ô séjour enchanteur....
Ah ! crois-en les serments que te fais notre enfance
Comme un flambeau ton pieux souvenir
Marchera devant nous et ces jours d'innocence
Rayonneront sur tout notre avenir.

Revis la-haut, revis maison chérie
Aux divines splendeurs.
Unis encore, unis dans la patrie
Les mères et les sœurs.

Ce chant terminé, les enfants de l'Ecole de Réforme se retirent et leur drapeau prend place à côté des autres.

En même temps les enfants de la Préservation arrivent aux sons harmonieux d'une musique qui porte à la gaieté. Comme il est gracieux ce bataillon de petites filles de cinq à neuf ans, toutes vêtues de blanc. Leur frais visage est tout radieux de bonheur. Elles saluent tout d'abord Monseigneur et les invités, puis elles s'échelonnent sur l'estrade les plus petites forment le premier rang. Une des plus grandes tenant la bannière, parle en ces termes :

“ L'Ecole d'Industrie fondée en 1870 a pour patron le glorieux Epoux de Marie. Elle est destinée aux petites filles dont les parents sont morts ou ne sont pas en état de prendre soin d'elles. Cette école a dé-

jà reçu au delà de mille enfants. L'une d'elles quoique morte à huit ans, a pourtant son histoire parmi nous. Salomé, c'était son nom, avait un zèle pour le salut des âmes tout à fait extraordinaire chez une enfant de son âge. Elle se privait de son dessert ou d'un amusement favori pour obtenir la conversion des pécheurs. Voyait-elle quelques-unes de ses compagnes désobéir ou manquer au règlement, elle faisait des actes de contrition pour elles. Chargée d'enseigner le catéchisme à une compagne dépourvue de talent, elle s'acquitta de sa tâche avec une grande piété et un infatigable dévouement. A tout instant elle se recueillait et priait pour obtenir à son élève d'apprendre plus facilement. La prière de Salomé fut pleinement exaucé, l'enfant finit par apprendre son catéchisme et devint à son tour un vrai modèle.

Comme dans l'après-midi, les plus jeunes ont un peu plus de liberté, notre pieuse Salomé en profitait pour organiser des processions. Elle conduisait ses compagnes devant l'image du Sacré Cœur de Jésus, les faisant prier pour la conversion des pécheurs, les mains élevées vers le ciel, quelque-fois même les bras en croix.

Voilà le bien fait dans notre classe, auprès de celles qui veulent profiter des leçons qu'on y reçoit.

Ce trait raconté, toutes, petites et grandes, chantèrent en chœur :

Que de nos cœurs s'élance
Un hymne de bonheur !
Amour ! reconnaissance !
A Jésus, Bon Pasteur.

Que notre voix aime à te dire
O doux refrain de ce beau jour
Toute âme ici chante et respire
La reconnaissance et l'amour.

Elles se retirèrent alors après avoir déposé leur oriflamme.

C'était le dernier drapeau de nos œuvres.

Après elles viennent quatre petites filles portant des oriflammes. Sur l'une de ces bannières se lit le mot : " NOS FONDATIONS, " sur les autres le nom de nos trois établissements du diocèse de Montréal. " ACADEMIE DE ST LOUIS DE GONZAGUE, " " PENSIONNAT DE ST HUBERT, " " ASILE DE STE DARIE. "

Ces enfants ont à peine pris rang sur l'estrade que la musique changeant subitement de thème et d'allure commence la " Marche des Missionnaires de St-Ignace. " En même temps entrent dans la salle six jeunes filles vêtues de blanc. Elles représentent nos fondations lointaines et leurs drapeaux portent les couleurs nationales de ces pays étrangers : " QUITO, " " LIMA, " " GUARANDA, " " HALIFAX, " " ST JEAN, " " BOLIVIE. "

La représentante de l'Académie St Louis de Gonzague parla au nom de nos deux maisons enseignantes du Canada.

" Bien chères, sans doute, sont, dit-elle, au Cœur du divin Pasteur les brebis fugitives et rebelles. Pas d'instances qu'il ne fasse, de courses qu'il n'entreprenne, de fatigues qu'il ne s'impose pour les rame-

ner au bercail. Mais évidemment il ne peut s'empêcher de chérir encore plus les brebis fidèles qui trouvent leurs délices à brouter en paix les gras paturages qu'il protège de sa houlette. Ses prédilections cependant sont pour les plus tendres agneaux. Il ne le sait que trop, leur candeur, leur faiblesse et leur inexpérience les exposent à la dent du loup ravisseur. Aussi, sont-ils l'objet de toutes ses veilles, de tout son dévouement, de toutes ses caresses. Créée, tout spécialement pour panser les blessures des brebis revenues au bercail, la religieuse du Bon-Pasteur, n'oublie pas que son divin modèle désire encore lui confier quelques-uns de ces timides agneaux plus aimés que les autres, et sur lesquels il a des desseins pour les jours à venir. Docile à la voix d'en haut, la Congrégation du Bon-Pasteur fonda des maisons destinées à former à la science et à la vertu les jeunes âmes dont Dieu jugeait bon de lui confier l'éducation. Ces pensionnats, ou plutôt, " ces petits noviciats, " comme les appelle le vénérable Père Eudes, deviennent des pépinières de vocations pour la communauté. Après avoir puisé longtemps les sucres féconds du terroir dans lequel la main du céleste Jardinier les avait déposés, ces jeunes plants aspirent plus d'une fois à jeter de plus profondes racines dans ce sol aimé, à s'y fixer même pour toujours. Aussi la Congrégation possède-t-elle maintenant des pensionnats dans chaque continent : en Europe comme en Afrique, en Asie comme en Amérique.

Il y avait à peine deux ans que la communauté était à Montréal, qu'elle crût devoir, malgré l'exiguïté du local, ouvrir immédiatement un pensionnat

de jeunes filles. C'était à l'automne 1846. Dix ans plus tard, les œuvres fondamentales de la maison réclamant impérieusement tout le local, tous les bras, toutes les énergies, nos mères se virent forcées, pour un temps, de renoncer à l'enseignement. Ce ne fut qu'au mois de septembre 1864 que la communauté put rouvrir ses portes à de nouvelles élèves.

En 1870, le pensionnat fut transféré dans la paroisse de St-Hubert, à trois lieues de Montréal.

En 1878, grâce à l'habileté, au zèle, au dévouement de l'humble chanoine auquel le diocèse de Montréal doit l'achèvement de sa magnifique cathédrale, un nouveau pensionnat, surgissait comme par enchantement, à quelques pas de la maison provinciale. Cette Académie, digne de figurer parmi nos plus beaux édifices religieux, est située sur un des monticules qui servent de contre-forts à notre Mont-Royal. Ses proportions non moins vastes qu'harmonieuses lui permettent d'ouvrir ses portes à plusieurs centaines d'élèves. Le fondateur de cette nouvelle institution comptait, pour aider la communauté à porter les charges énormes qu'elle s'imposait, que les élèves ne manqueraient pas de venir en grand nombre. Comme toujours, notre vénéré Supérieur. M. le chanoine Racicot, avait deviné juste. Les élèves sont venues, elles sont nombreuses et la maison est prospère. Ces deux établissements ont déjà donné, à la société, des chrétiennes éclairées et convaincues, des cœurs reconnaissants et tout dévoués, à l'Eglise, plusieurs vocations religieuses. Parmi les anciennes élèves devenues épouses du Christ, plusieurs ont été appelées à travailler à leur tour à l'œu-

vre du Bon-Pasteur. Cinq d'entr-elles ont été jugées dignes d'être choisies comme supérieures. Tel est le passé de ces institutions. L'avenir doit faire concevoir à nos Mères, des espérances non moins légitimes. ”

Après avoir ainsi parlé, la représentante de nos Académies se retira auprès de ses compagnes.

S'avançant alors celle qui portait le drapeau de l'asile de Ste Darie, s'exprime en ces termes :

“ Après vingt-neuf ans d'attente et de prières incessantes, après d'instantes supplications faites à leur céleste Epoux au grand jour de leurs virginales épousailles, nos mères voyaient enfin se réaliser une de leurs plus chères espérances, un des désirs les plus ardents de leurs vénérées fondatrices. En 1873, en effet, le gouvernement provincial confiait au Bon-Pasteur l'œuvre des prisons à Montréal.

Accueillir avec bonté les brebis lasses de vivre loin du bercail et qui viennent d'elles-même se ranger sous sa houlette protectrice, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez pour le Cœur miséricordieux du divin Pasteur. Non content d'attendre les fugitives, il court après elles. Il les suit pas à pas, épiant le moment où il pourra les faire tomber dans les pièges ingénieux de sa tendresse. Quelle joie ! quelle allégresse pour lui, quand il voit ces pauvres rebelles, épuisées par les blessures qu'elles se sont faites, ou retenues par les épines des buissons où elles se sont engagées, consentir enfin à se laisser charger sur ses épaules et rapporter à la bergerie.

Ces lacets de la divine miséricorde, où se font heu-

reusement prendre bien des âmes coupables ce sont, tantôt, des revers subits de fortune, parfois, des maladies longues et cruelles ou des assauts plus violents de la grâce. D'autres fois l'heureuse complice des desseins bienveillants de Dieu, c'est l'autorité humaine arrachant de vive force le pécheur à sa vie criminelle et le jetant, pour ainsi dire, pieds et poings liés aux pieds de celui qui n'attend qu'un mot pour lui pardonner.

Combien d'âmes en effet, gangrénées jusqu'aux moelles ou bien arrêtées dès leurs premiers crimes par une sentence judiciaire, retrouvent loin du danger et dans la reclusion forcée de la prison, ce qu'il leur fallait pour revenir sincèrement à la vertu. Ces prodiges de la grâce, nos mères les ont vu s'accomplir mille fois sous leurs yeux ici comme ailleurs. Voilà pourquoi elles se réjouissaient tant en 1873, voilà pourquoi elles s'estiment encore si heureuses actuellement de voir confiées à leurs maternelles sollicitudes les détenues de l'asile de Ste Darie."

Nos maisons du diocèse ayant ainsi raconté leur histoire, la parole était aux fondations faites en pays étrangers.

Quito, la plus ancienne d'entr-elles, s'exprima ainsi par la bouche de son interprète :

" Le premier jour du mois de mai 1871, six de nos mères quittaient le berceau de leur vie religieuse pour aller fonder une maison du Bon-Pasteur dans l'Amérique du Sud, à Quito, capitale de l'Equateur. C'était entreprendre un voyage bien long et bien difficile. Plusieurs centaines de lieues séparent, com-

me on le sait, le Canada de la République de l'Equateur. Durant ce long trajet, nos voyageuses eurent l'occasion de faire, ou du moins, de renouveler connaissance avec presque tous les moyens employés par l'humanité pour franchir les distances. Le chemin de fer les conduisit de Montréal à New-York, puis de Colon dans le golfe du Mexique, à Panama sur l'Océan Pacifique. Un palais flottant les transporta de New-York à Colon (Aspinwall, disent les anglomanes,) un autre gros navire les prit à son bord de Panama à Païta, dans le Pérou. Revenant alors sur leurs pas elles se rendirent à Guayaquil situé sur le golfe du même nom et non loin de son embouchure. De là, elles remontèrent la rivière Guayas jusqu'à Bodegas dans un petit bateau à vapeur. Le reste du trajet jusqu'aux pieds de la cordillère se fit en canot. Pendant que les rames des indiens faisaient avancer leur embarcation, elles eurent tout le loisir de contempler les merveilles de la végétation équatoriale. Elles virent surtout ces arbres gigantesques s'élevant tantôt bien droits et à des hauteurs prodigieuses, tantôt s'inclinant les uns vers les autres et faisant de la rivière un délicieux berceau de verdure en croisant au-dessus d'elle leurs immenses rameaux. " A chaque détour de la capricieuse Guayas, racontent les voyageuses, la scène changeait, mais c'était toujours de nouvelles splendeurs, toujours de nouvelles surprises, faisant rêver du paradis terrestre. "

A Savaneta, grande ville de . . . douze maisons, on quitta le canot et l'on prit des mules pour s'engager dans la chaîne de la Cordillère des Andes. Huit jours durant, installées sur leurs montures, nos mères che-

minèrent à travers les montagnes, suivant ici un petit sentier à peine tracé ou côtoyant des précipices d'une profondeur insondable, là, traversant des torrents si rapides qu'il ne fallait pas moins, par fois, de six à huit hommes pour empêcher leurs mules d'être emportées par le courant. Après avoir salué en passant le pic du Chimborozo, élevant son sommet neigeux à dix-huit mille pieds au-dessus de leurs têtes, après avoir monté ou descendu maintes montagnes, dont plusieurs étaient presque coupées à pic, après avoir passé successivement et souvent en fort peu d'heures du froid le plus intense à la chaleur la plus accablante les missionnaires arrivèrent enfin à quelques lieues de Quito. Là, elles trouvèrent de bonnes voies, d'excellentes voitures, surtout de rapides coursiers qui les déposèrent le lendemain, 4 juillet, dans la capitale de l'Equateur. On les attendait depuis longtemps, elles furent donc accueillies à bras ouverts. L'illustre président de la République, Don Garcia Moréno, les prit sous sa haute et spéciale protection. Il comptait sur elles pour la rénovation morale dont il avait conçu le glorieux dessein. Le grand patriote, l'héroïque chrétien, le chevalier du Sacré-Cœur est mort avant d'avoir achevé la tâche sublime qu'il s'était imposée. Il a succombé sous le poignard de la franc-maçonnerie, mais plusieurs de ses œuvres lui ont survécu pour le bonheur de ses compatriotes. Le Bon-Pasteur est de ce nombre. Aussi, quand le généreux défenseur des droits de Dieu alla recevoir la couronne des martyrs du devoir et de la foi, cet établissement était solidement fondé.

Le monastère de Quito est aujourd'hui une maison

provinciale de qui relèvent trois nouvelles fondations. Guaranda, Archidona dans le Napo et Cuenca. ”

“ La maison de Quito venait à peine d'être établie, dit celle qui portait la bannière de Lima, que sept autres de nos mères laissaient Montréal à leur tour pour se rendre dans la capitale du Pérou. Grâce, sans doute, à sainte Rose, la glorieuse patronne de leur futur pays d'adoption, les missionnaires de Lima eurent le voyage le plus heureux et le plus rapide. Venues, comme nos mères de Quito, en chemin de fer et en paquebot jusqu'à Païta, elles n'eurent, une fois arrivées en cet endroit, qu'à se confier de nouveau à la vapeur pour se rendre saines et sauvées où les appelait l'obéissance. Elles avaient quitté le Canada le 11 août et le 1^{er} septembre, elles étaient au Pérou.

Monseigneur J. A. Roca, préfet des études au Séminaire de Lima, qui s'intéressait tout particulièrement à cette fondation vint au-devant d'elles. Les voyant entrer à Lima, dans l'octave de la glorieuse patronne de cette ville, il en tira un heureux présage pour l'avenir. “ Soyez les bien venues, mes sœurs, leur dit-il, c'est sainte Rose qui vous amène, elle saura vous protéger et vous aider. Oh ! que de bien vous allez faire parmi nous. ” Monseigneur l'Archevêque de Lima leur témoigna de son côté la plus paternelle bienveillance.

Les missionnaires de Lima n'eurent donc pas comme celles de Quito des montagnes et des précipices à traverser pour se rendre où Dieu les voulait. Elles n'eurent pas non plus comme elles la douleur de per-

dre leur supérieure quelques jours après leur arrivée. Comme celle de Quito cependant la fondation de Lima fut marquée du sceau de la croix. Comme la petite ruche de Quito, celle de Lima est aussi devenue, depuis 1891, assez nombreuse et assez forte pour essaimer autour d'elle. Deux nouvelles maisons du Bon-Pasteur, une à Lima, une autre à La Paz, en Bolivie, lui doivent leur existence.

“ Le 2 décembre 1887, sept religieuses du Bon-Pasteur de Montréal, dit une troisième enfant, arrivaient à Guaranda, dans la république de l'Equateur, à quarante lieues de Quito.

On se proposait de leur faire une réception grandiose ; mais quand elles entrèrent dans la ville c'était le soir et on ne les attendait pas si tôt. Il n'en fut pas ainsi à leur retour de Quito, dix-huit jours plus tard. Ce jour là, toutes les maisons étaient pavoisées, une cavalcade nombreuse vint à leur rencontre et les conduisit au milieu d'une foule immense à l'église principale où l'on chanta solennellement une messe d'actions de grâces. Tout le jour il y eut en leur honneur des jeux et des amusements où le “ tout ” Guaranda tint à se trouver pour témoigner son allégresse. Plus de deux cents enfants des Frères des écoles chrétiennes paradèrent, à leur tour, devant leur maison, musique en tête. Enfin, le soir eut lieu leur installation solennelle. Eloquence, poésie, musique, s'étaient donné la main pour leur souhaiter la plus cordiale des bienvenues.

En comparant ces triomphes, ces ovations avec

les difficultés, les épreuves des autres fondations de leur Institut, nos mères ne purent s'empêcher de craindre beaucoup pour l'avenir de cette maison. Comme malgré elles, leur souvenir se portait sur l'ovation faite au divin Pasteur par la ville qui, cinq jours plus tard, allait le crucifier ignominieusement. Leurs pressentiments n'étaient que trop fondés. La croix, en effet, a toujours été le cachet particulier de la fondation de Guaranda. Difficultés nombreuses avec les gouvernants, fréquents tremblements de terre, pauvreté, maladie, mort même de l'une d'entr'elles, telles furent, en résumé, les souffrances des missionnaires de Guaranda. Malgré tout cependant, l'œuvre subsiste, le bien s'y fait. Et, comme le disait éloquemment l'orateur qui leur souhaita la bienvenue : “ Les Filles du Bon-Pasteur venues pour guider et reprendre, édifier et soutenir les enfants de Guaranda, sont à la fois leurs mères, leurs amies et leurs institutrices. Le travail est leur programme, et le pain qu'il leur procure, elles le partagent avec les pauvres. Leurs yeux pleurent avec le repentir, leurs lèvres sourient avec les enfants, leurs mains sont promptes à secourir tous les besoins. ”

Une quatrième enfant nous dit ensuite quelques mots d'une mission moins lointaine, celle de la Nouvelle-Ecosse.

“ La fondation du Bon-Pasteur dans la ville d'Halifax date du 18 juin 1890, jour où l'on célébrait la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

En 1862, quelques-unes de nos mères allant en

France, se rendirent dans cette ville pour y prendre le paquebot qui devait les conduire en Europe. Elles furent frappées du besoin qu'Halifax leur semblait avoir d'une maison de leur Ordre. Ne voulant pas devancer l'heure marquée par Dieu pour cette fondation, elles la confièrent au Cœur de Jésus. Souvent elles la recommandaient aux prières de la communauté. Aussi, ne purent-elles s'empêcher de voir la volonté de Dieu dans le désir de l'Archevêque d'Halifax les invitant en 1890 à venir s'établir dans sa ville épiscopale. L'instrument dont Dieu se servit pour appeler nos mères à fonder cette maison fut le Rév. Père Murphy, chancelier de l'archevêché et recteur de la cathédrale.

Notre vénérée Mère Provinciale, Marie de St-Alphonse de Liguori, crut devoir conduire elle-même à leur destination celles que le Bon Pasteur avait daigné choisir pour fonder cette nouvelle bergerie.

Monseigneur O'Brien avait grandement à cœur le succès de cette institution. Non content de pourvoir à l'achat du terrain nécessaire au nouvel établissement, il fait un pressant appel à ses ouailles en faveur de cette bonne œuvre. Imitant leur premier pasteur, les fidèles donnèrent généreusement. Dans cette circonstance, comme toujours depuis lors, la ville d'Halifax s'est montrée à la hauteur du renom de charité qu'elles s'est fait depuis des années. Ainsi, la communauté d'Halifax n'a encore que quatre ans de vie et cependant elle compte déjà plus d'un insigne bienfaiteur et bienfaitrice. Plusieurs en effet lui ont fait des dons de mille, quelques-uns même de vingt mille piastres. Que Dieu bénisse ces cœurs généreux et leur charitable cité.

On le devine aisément, cette institution est prospère et promet beaucoup pour l'avenir. ”

“ Le 30 janvier 1892, dit une cinquième enfant, six de nos mères quittaient Lima et prenaient la mer pour se rendre à La Paz, en Bolivie. Trois jours plus tard elles étaient au port de Mollendo. Mais que de péripéties, que de dangers avant de toucher le rivage ! Les côtes de la Bolivie sont bordées de noirs rochers sur lesquels les eaux viennent se briser avec furie. Impossible aux gros navires d'approcher de terre. D'un autre côté les flots sont tellement agités que les petites barques courraient risque d'être brisées si elles accostaient les bateaux de mer. Pour descendre des vaisseaux chacun doit attendre, suspendus seul dans une chaise, au-dessus de l'océan en courroux qu'une vague porte vers lui une des embarcations qui viennent au-devant des passagers. Au moment favorable, rapide comme l'éclair, on l'y dépose, ou plutôt on l'y précipite. Alors, la barque conduite par quatre vigoureux rameurs, se dirige vers le rivage. Pendant vingt minutes, comme une coquille de noix, la frêle embarcation saute, bondit et lutte contre la vague écumante, enfin, elle touche le quai. Ces angoisses éprouvées, ces obstacles surmontés, nos mères trouvèrent le chemin de fer qui devait les transporter à La Paz en passant à travers le chaos de montagnes qui forme la chaîne des Cordilières. Après avoir, pendant plus de deux jours, escaladé et descendu des montagnes d'une prodigieuse hauteur, après avoir vu à plusieurs mille pieds, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt à leurs pieds le chemin à

parcourir ou déjà fait, après s'être vu cent fois suspendues au-dessus d'abîmes insondables et dont la vue seule leur donnait le vertige, elles arrivèrent au Vicocaya. Là, il leur fallait franchir la crête des Andes. Elles étaient à vingt-et-un mille pieds au-dessus de la mer. Sur ces sommets couverts de neiges éternelles, l'air devenant plus froid et surtout plus raréfié, la respiration devient gênée, difficile ; le sang, troublé dans sa circulation, menace plus d'une fois de sortir des prisons que lui a données le Créateur. Heureusement pour nos mères Dieu leur épargna presque entièrement ces souffrances.

Le 10 février elle se trouvent, non plus en chemin de fer, mais dans une diligence traînée par huit chevaux blancs, sur le sommet de l'une des montagnes qui entourent La Paz. " De ces hauteurs, la ville, écrivent nos mères, présente un coup d'œil imposant, grandiose. On dirait un nid gigantesque au fond duquel on aperçoit La Paz. " Toute la population accourt au-devant d'elles, les cloches sonnent à toute volée. Tout le long du chemin, jusqu'à leur demeure et même à la chapelle, pendant le chant du *Te Deum*, on leur jette à la figure, selon l'étiquette des grandes réceptions en ce pays, des fleurs effeuillées mêlées à de petits papiers de toutes couleurs. Le chant terminé, un religieux franciscain leur adresse une touchante allocution. Là, comme partout où Jésus Bon Pasteur conduit ses épouses, aux fleurs, aux bonnes paroles ont succédé les épines et les contradictions. Mais là aussi, nos mères ont la consolation d'avoir arraché bien des âmes au démon et d'en avoir remis bien d'autres sur la voie qui mène au ciel. "

“ Le 13 août 1893, dit la sixième enfant, un dernier bercail s'ouvrait à St-Jean, dans le Nouveau-Brunswick. “ Donnez, a dit Notre-Seigneur, et l'on vous donnera. Le divin Pasteur a daigné prouver une fois de plus la vérité de cette parole en faveur du monastère de Montréal. Depuis plus de vingt ans la maison provinciale du Canada n'avait cessé d'essaimer autour d'elle et même jusque dans des contrées bien éloignées. Cependant, en 1893 elle se trouvait encore en état d'entreprendre une nouvelle fondation. L'avant-veille du jour de l'Assomption de Marie notre vénérée Mère Provinciale installait cinq de ses filles dans l'ancien pensionnat des dames du Sacré-Cœur, pour y commencer l'œuvre du Bon-Pasteur.

Le monastère de St-Jean N. B. est le Benjamin de la province du Canada. Le vénérable Prélat du diocèse, Monseigneur Sweeney, le traite avec une charité, une tendresse toutes paternelles. En retour le jeune monastère a pour son premier pasteur une vénération profonde, une affection toute filiale. ”

Comment Dieu ne bénirait-il pas, ne favoriserait-il pas, comme il sait bénir et favoriser, et le père et les enfants.

Aussi le monastère de St-Jean heureux et fier de son jeune passé, regarde les années à venir avec une confiance inébranlable. Il a pour soutien la volonté divine qui lui a donné la vie et le dévouement, qui veille sur lui et se dépense pour lui sans compter. ”

Ces récits achevés, plusieurs petites filles de la préservation vinrent rejoindre leurs compagnes sur l'estrade. Cinq des plus jeunes portaient des bouquets.

Ces enfants vêtues de blanc, les fleurs, les drapeaux les bannières, tout cet ensemble formait un tableau ravissant et vraiment grandiose dans sa simplicité.

Toutes entonnèrent alors avec tout l'entrain de leur âge et toute la joie de leur âme le refrain suivant :

Dès que semant les rubis et les roses,
Présage d'un jour radieux,
L'aurore vint briller aux cieux,
Parini les fleurs tout fraîchement écloses
Riant à leur premier soleil
Nos jeunes mains cueillirent les plus belles
Comme cadeaux, et parures nouvelles
De ce jour pour nous sans pareil.

Puis, une toute petite s'approcha et chanta ce solo en l'honneur des fondateurs de la maison :

Tu voudrais, je comprends tes signes,
Tu voudrais, cher bouquet,
Tout gentil, tout coquet
Qu'on t'offre aux bienfaiteurs insignes.
Tu me parais fort beau,
Mais leurs présents les rendent dignes
D'avoir, un jour, Dieu pour cadeau.

Les applaudissements interrompirent la cantatrice, elle laissa applaudir, puis, continua sans se troubler. Le chœur reprit :

En ce beau jour de fête,
Chaque voix te répète :
Jésus, sois le soutien
De qui nous fait du bien.
Rends selon tes promesses
Largesses pour largesses.
Comble de faveurs
Tous nos chers bienfaiteurs.

Le deuxième solo disait à Monseigneur :

Pasteur qu'on aime et qu'on vénère
Reçois avec ces fleurs
L'hommage de nos cœurs.
Pour toi, vers notre divin Père,
S'envolent tous nos vœux.
Entends, ô Dieu, notre prière
Fais que ses jours soient longs, heureux.

Le troisième s'adressait ainsi à tous nos bienfaiteurs :

En richesses divines
Dieu garde, espoir délicieux,
Pour vos dons, le centuple aux cieux,
Mais nos mains enfantines,
Ne possédant d'autre trésor
Que nos cœurs d'orphelines,
Les ont mis tous dans ces fleurs d'or.
Vivez, vivez longtemps encor.

Enfin le quatrième parlait des morts :

Combien d'âmes, déjà, pour leurs aumônes
Ont reçu—précieux retour—
Les gloires du divin séjour !!...
Combien là-haut, assises sur des trônes,
Le front rayonnant de splendeurs,
Qui jadis, en de durs labeurs,
Se fatiguaient, dans cette humble demeure,
Se dévouaient sans réserve, à toute heure.

Vos dons, vos soins si généreux,
Gravés en traits de flammes,
Toujours, dans nos cœurs tout heureux.
Vivront, ô saintes âmes.
Plus que jamais, nous espérons en vous,
Vous que le ciel enivre de délices ;
Ne pouvant plus vous dépenser pour nous,
Restez du moins, toujours nos protectrices.

Après quelques instants de silence, une des plus grandes chanta le solo suivant :

A vous, fondateurs, fondatrices
Qui daignez tant nous aimer,
A vous, bienfaiteurs, bienfaitrices,
Que nos voix voudraient nommer.
A tous les amis qu'ensemble
Près de nous ce jour assemble.
A vous, zélé Supérieur,
A vous, tout dévoué Seigneur,

Que Jésus donne
Une couronne
Aux célestes séjours.
Pour toujours.
Fais-nous, nous-mêmes,
Leurs diadèmes,
A jamais glorieux,
Dans tes cieux.

Une cantate chantée par la communauté couronna la séance.

Pour toi, bien-aimé monastère,
Doux et charmant séjour,
Monte vers Dieu notre prière,
Nos chants en ce beau jour.

Loin des faux plaisirs de ce monde,
Dont les vapeurs souillent les airs,
Loin de ces bords où toujours gronde
L'orage et brillent les éclairs,
Nous respirons dans cet asile
Les doux parfums de la paix, du bonheur.
Notre cœur bat calme et tranquille
Dans ce bercail du céleste Pasteur.

A la vertu livrant son aile,
Notre âme, ici, peut prendre son essor.
Tout souriant, Jésus, auprès de lui l'appelle :
“ Monte plus haut, dit-il, plus haut, plus haut encor.”
Comme au désert, l'aigle à loisir, contemple

Le roi du jour, brillant de tous ses feux,
Soleil divin, tu nous vois dans ton temple
Avec amour sur toi fixer nos yeux.

Ici, le lys de la vallée,
Déjà si blanc, si gracieux,
Voit sa corolle immaculée
S'embellir au souffle des cieux.
Ici, notre berceau fut un rude calvaire,
Mais bientôt des jours radieux.
Nous ont fait oublier ces heures sans lumière.

Suivons nos saintes devancières,
Marchons sous leur noble drapeau.
Mes sœurs, qu'il doit nous rendre fières
Leur étendard, il est si beau,
Si rayonnant de sainte gloire.
Portons bien haut ses royales couleurs,
Et lui, de victoire en victoire
Saura toujours, vers Dieu, guider nos pas vainqueurs.

Quand les applaudissements eurent cessé, Monseigneur se leva pour adresser quelques paroles à l'auditoire. Nos âmes émues n'oublieront jamais la bienveillance toute paternelle de cette touchante allocution : “ La séance à laquelle vous venez d'assister n'a pas manqué, j'en suis sûr, de vous intéresser vivement. Tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez vu, a dû grandir singulièrement votre estime pour cette institution. Mieux que jamais vous êtes en état maintenant d'apprécier les grandes œu-

vres que la religion et la charité réalisent ici depuis un demi-siècle. Sans connaître tout le bien qu'elle opère, vous l'estimiez cette pieuse communauté, vous aviez raison. Maintenant, plus que jamais, vous en êtes convaincus, elle a droit à toute votre estime, à toutes vos sympathies. A vous donc de vous souvenir de tout ce que vous avez vu, de tout ce que vous avez entendu pour faire connaître à votre tour et faire estimer autour de vous une œuvre que malheureusement on ne connaît pas assez, même à Montréal. Quelle est sublime la mission de cette institution, quelle est précieuse pour l'Eglise et pour la société. Que d'âmes, en effet, elle a retirées de la fange de la corruption : que d'autres elle a retenue sur la pente du crime, que de jeunes filles elle a protégées contre les écueils du monde, les rages de l'enfer. Que d'enfants elle a préservées et secourues, en les retirant du milieu pervers où elles risquaient tant de se perdre par la négligence et même par les mauvais exemples de ceux qui auraient dû être leurs protecteurs et leurs premiers modèles. Comme notre ville doit être fière de voir cette œuvre établie dans ses murs depuis tant d'années ! Comme elle doit être reconnaissante à cette communauté pour tous les services qu'elle en a reçus !

Quelle œuvre excellente que celle qui se fait dans cette maison. Comme elle est utile à la société, à l'Eglise et aux âmes. Comme le Cœur de Jésus doit l'avoir pour agréable. L'immense utilité de cette institution, ressort avec évidence de la vie de la vénérée Mère Fondatrice qu'on vient de publier. En faisant cette lecture, on comprend pourquoi, malgré des con-

traditions de tout genre, les monastères du Bon-Pasteur se sont multipliés si prodigieusement, pourquoi, il s'en trouve maintenant dans les cinq parties du monde, pourquoi enfin, on en compte plus de deux cents.

Donnez donc, ajouta le Prélat, donnez au Bon-Pasteur, vous ne sauriez mieux placer les capitaux de votre charité. ”

“ Parmi ceux qui se sont occupés du Bon-Pasteur, tant en France qu’au Canada, observa Sa Grandeur en terminant, plusieurs étaient évêques ou le sont devenus plus tard. Il est donc dangereux, surtout pour un prêtre, de travailler à cette œuvre. Cette conclusion amusa beaucoup l’auditoire qui ne manqua pas d’en faire l’application à Monseigneur lui-même ainsi qu’à M. le chanoine Racicot notre supérieur actuel. Les derniers mots de Monseigneur furent pour nous féliciter d’avoir chanté la messe en plain-chant. Il nous encouragea à continuer et exhorta les membres du clergé à toujours donner une place d’honneur à ce chant sacré dans leurs églises.

A la sortie de l’Archevêque et du clergé un joli morceau de musique fut exécuté.

A 1 heure, un modeste dîner réunissait dans une salle Sa Grandeur, le clergé et nos bienfaiteurs, dans une autre les religieuses étrangères et nos bienfaitrices. Plus de soixante convives prirent part à ces agapes de la reconnaissance.

Au réfectoire de la communauté, il y eut grandes réjouissances : chacune put se livrer à la joie tout

à leur aise, car les langues, grâce à un grand “ Dieu soit béni, ” purent se donner libre carrière.

A 5 heures, nous nous réunissions au chœur pour assister à la clôture du Triduum. Le salut fut des plus solennels. Avant le *Tantum ergo*, le célébrant entonna le *Te Deum* qui fut chanté avec entrain par le chœur des religieuses. Nous étions heureuses de dire à Dieu combien nous lui sommes reconnaissantes pour tous les bienfaits dont il a comblé cette maison durant ces cinquante années d'existence.

Gloire, amour, reconnaissance, au divin Pasteur, redisons-nous du fond du cœur. Ah ! puissions-nous, mêlées aux phalanges des Vierges, chanter éternellement : Gloire, amour, reconnaissance à Jésus Bon Pasteur.

En attendant cette gloire ineffable, cette félicité sans fin, ce Triduum d'action de grâces célébrant les Noces d'or de notre communauté à Ville-Marie prendra place pour la vie parmi les souvenirs les plus chers à nos cœurs.

DIEU SOIT BENI !

V

REPONSES A NOS INVITATIONS. CADEAUX DE NOCES
NOS PRINCIPAUX BIENFAITEURS.
STATISTIQUES.



Quelques semaines avant l'ouverture de notre Triduum, nous avons cru devoir écrire à Nos Seigneurs les évêques de la province, aux communautés religieuses, ainsi qu'aux amis et bienfaiteurs de la maison. Nous considérions comme une dette de piété envers Dieu, de religieuse affection, de sincère gratitude à leur égard de les convier à notre humble fête de famille. Nous comptions que les personnes qui ne pourraient pas se rendre à notre invitation ne manqueraient pas au moins de se joindre à nous pour rendre grâces à Dieu. Nos espérances n'ont pas été déçues. Nos invités sont venus nombreux et tout heureux de notre bonheur. Ceux qui n'ont pu nous honorer de leur présence ont bien voulu nous adresser des réponses débordantes de sympathies, d'éloge, nous devrions dire d'admiration, pour nos œuvres.

L'espace nous manque, d'ailleurs nous craindrions d'aller contre les intentions de nos correspondants en livrant intégralement à la publicité ces épanchements de leurs cœurs.

Ces lettres si encourageantes et si flatteuses nous les garderons avec respect, avec reconnaissance dans nos archives.

Nous nous croyons tenues cependant d'en donner ici au moins quelque'idée, d'en citer au moins quelques fragments.

* *

Notre humble invitation, à force de craindre d'être importune en arrivant trop tôt, réussit à venir trop tard auprès de Nos Seigneurs les Evêques. Ou bien leurs Grandeurs étaient déjà en tournée pastorale, ou bien Elles avaient donné rendez-vous à quelques-unes de leurs ouailles pour les 23, 24 et 25 juin.

Dans l'impossibilité de se rendre à notre appel, Nos Seigneurs daignent se dire " très sensibles à notre invitation, " nous assurent que si leurs graves occupations le leur en laissent le loisir ils " se feraient un devoir et un bonheur d'assister à nos fêtes jubilaires. " Ils veulent bien en même temps nous offrir " l'expression de leur dévouement pour notre communauté et des vœux ardents qu'ils forment pour le succès et le développement des œuvres admirables que la Providence nous a confiées. "

On nous saura gré de reproduire presque en entier une de ces réponses épiscopales. Elle nous vient d'un vétéran du sacerdoce que la voix publique appelle un saint : " Je serais très heureux d'assister aux pieuses solennités du Triduum, auxquelles vous avez bien voulu m'inviter. Malheureusement mon état de santé ne me le permet pas. Je me dédomnagerai de ce sacrifice en m'unissant de cœur et d'âme à l'hymne de la reconnaissance qui retentira dans votre monastère pour les bienfaits célestes dont il a été inondé depuis sa fondation, ainsi qu'aux vœux bien sin-

cères des cœurs catholiques pour sa prospérité future. L'œuvre sainte que vous accomplissez, en est du reste un sûr garant : le ciel ne peut que faire fleurir de plus en plus votre précieuse Institution. Elle a déjà réhabilité tant d'âmes malheureuses qui seraient maintenant vouées à la perdition éternelle, si elles n'avaient pas rencontré chez vous l'asile du repentir et de la pénitence. " Ainsi parlait le vénérable évêque de St-Hyacinthe, Mgr Z. Moreau.

* *

Un de ses prêtres : " se trouve heureux, s'estime hautement honoré de compter deux parentes dans notre communauté. " Ils sont très humbles, ajoute-t-il, dans votre société ces membres de ma famille, mais ils révèrent profondément leur Institut et chérissent de tout cœur leur vénérée Mère. "

Un autre, dirigeant l'une des plus belles paroisses de Montréal, (St Vincent de Paul.) joint à ses félicitations et ses vœux un billet de centpiastres.

Un troisième, protégé de la maison, au temps de ses études classiques, appartenant maintenant à l'un des grands ordres de l'Eglise, " se dédommage de ne pouvoir assister à nos fêtes en offrant la sainte Vierge dans nos intentions durant notre Triduum. " Il s'engage même à nous faire ce royal et divin cadeau chaque premier vendredi du mois pendant sa vie.

Enfin une réponse nous arrivait de par delà l'océan, du beau pays de France et du berceau même de notre communauté, de Monsignor Maricourt, recteur des Facultés catholiques d'Angers : “ Demain, écrivait-il et pendant tout votre Triduum je serai uni d'esprit et de cœur, à vous et à toute votre chère communauté de Montréal, pour remercier Dieu avec vous de toutes les grâces dont il a comblé votre maison depuis sa fondation. Que de faveurs en effet depuis cinquante ans ! Faveurs temporelles et surtout spirituelles ! Que d'âmes sauvées, grâce à votre institution charitable !

Aussi quelle belle couronne vous est réservée là-haut, mes chères sœurs, à vous, qui avez tout quitté pour travailler à la préservation ou à la rédemption de tant d'âmes qui se seraient perdues sans vous ! Courage donc ! puisse Notre-Seigneur, vous ménager pour l'avenir des consolations plus grandes encore que celles du passé.....

Pour moi, je sens trop déjà les atteintes de la vieillesse, pour entreprendre de traverser l'océan. Le seul voyage qui doive me préoccuper désormais, c'est la redoutable traversée de la terre au ciel, et je compte sur vos bonnes prières, chères sœurs de Montréal comme sur la grande et sainte famille du Bon-Pasteur pour arriver au port désiré, au vrai port du salut ! C'est là que nous célébrerons ensemble, un Jubilé, non plus de quelques jours comme les Jubilés de la terre, mais un Jubilé sans vicissitudes et sans fin ! Fiat ! Fiat ! ”

* *

Les communautés religieuses répondirent également à notre invitation de la manière la plus cordiale et la plus fraternelle. “ Ce sera de tout cœur, disaient les Ursulines des Trois-Rivières, ce sera du plus profond de nos âmes que nous unirons nos humbles prières aux hymnes de la reconnaissance qui monteront vers le ciel pendant votre Triduum Jubilaire. Nous remercierons le Seigneur et nous le louerons de ce qu’il a béni le rameau de la terre angevine transplanté sur nos rives canadiennes. Déposé dans le sol fertile de Ville-Marie il y a pris de fortes racines ; il s’est développé, il a grandi. Devenu un arbre demi séculaire, il couvre le pays de l’ombre bienfaisante de ses œuvres multiples, œuvres si glorieuses à la religion et si chères au Cœur du Bon Pasteur.

Ne pouvant être présentes de corps à vos fêtes jubilaires nous y serons en esprit par un pieux rendez-vous dans le Cœur aimant, à la table sainte du Bon Maître. Nous offrirons donc une communion générale à vos intentions le 24 juin.

Puisse, cette obole spirituelle, déposée dans la corbeille de vos noces d’or, être pour vous une nouvelle assurance de nos respectueux hommages, de notre vive admiration pour vos œuvres, ainsi que de la cordiale et fraternelle amitié religieuse qui unit nos communautés. ”

De leur côté les Sœurs de l’Hôtel-Dieu de Montréal nous écrivaient : “ Votre gracieuse carte d’invita-

tion nous faisant part de la prochaine célébration du cinquantième anniversaire de l'établissement de votre Institut à Ville-Marie, a grandement réjoui les Hospitalières de St Joseph.

Ces jours de fête ne contribueront pas peu à resserrer davantage les liens de fraternelle affection qui unissent votre famille religieuse à la nôtre.

Ces liens, ils comptent maintenant cinquante ans d'existence. En effet, et nos annales sont là pour en perpétuer le précieux souvenir, vos premières mères, à leur arrivée en Canada, vinrent habiter les murs de notre vieux monastère, et ne firent pendant quelques mois, qu'une communauté, qu'un cœur et qu'une âme avec nos aînées, si heureuses de les posséder.

C'est en évoquant ces ineffaçables souvenirs, que nous avons l'honneur de vous présenter nos humbles félicitations et nos vœux ardents de prospérité. Daigne le Seigneur bénir votre sainte communauté, féconder de plus en plus les œuvres qu'elle accomplit avec tant d'héroïsme et de succès pour la gloire du " Bon Pasteur, " et le salut des âmes. "

Une autre communauté, sœur de la nôtre par les œuvres, celle des religieuses du Bon-Pasteur de Québec disait : " Ce nous serait une joie bien douce que celle d'aller prendre part aux solennités religieuses que vous célébrerez dans quelques jours. Mais le Bon Pasteur a, vous le savez, des brebis privilégiées qu'il se plaît à conduire par la voie du sacrifice. C'est la part qu'il nous fait aujourd'hui.

Cependant nos cœurs ne manqueront pas de suivre

fidèlement votre programme. En cette touchante solennité, notre prière s'unira à la vôtre. Avec vous, nous nous souviendrons de vos chers défunts, sœurs, bienfaiteurs et bienfaitrices. Avec vous, nous aurons ensuite un souvenir pour tous ceux qui, vivant encore, vous ont fait du bien. Nous serons heureuses enfin de chanter avec vous l'hymne de la reconnaissance. Oh ! depuis un demi-siècle, que de grâces le ciel a laissées tomber sur les œuvres qui vous sont confiées. Comme elles ont grandi et prospéré pour sa gloire et le bien des âmes !

Si vous avez l'avantage de posséder encore, parmi vos anciennes, quelques-unes de celles qui ont vu naître votre Institut au Canada, ah ! c'est à elles surtout que nous adressons nos félicitations. Quel bonheur pour elles de se rappeler le passé, de contempler le présent et d'entrevoir l'avenir plein d'espérance réservé à votre sainte maison !

Réjouissez-vous donc ! oui, que la joie, le bonheur règnent au sein de votre famille religieuse ; car vos œuvres sont agréables au Cœur de Jésus. Bénies soient les personnes qui vous protègent et vous permettent d'étendre de plus en plus la sphère de votre action bienfaisante. ”

**

Quand les goûts ou les devoirs, maintes fois, nous ont jetés bien loin de nos parents, nous retrouver avec eux, ne fut-ce que pour un jour, devient chose impossible. Pour tromper l'amertume de la séparation et faire revivre les heures délicieuses, passées

sous le toit paternel, on enferme alors son cœur dans les plis d'une lettre, puis on l'envoie converser avec les chers absents, assuré qu'il sera le bien venu et provoquera de suaves retours. Qu'il fait bon, sûr d'être bien compris, dire tout haut tout ce que l'on pense dans le fond de l'âme, s'affliger de douleurs, se réjouir de joies, s'applaudir de succès que la nature et le sang ont fait notre commune propriété. Qu'ils font de bien ces cœurs à cœurs avec un frère, une sœur, mais surtout avec un père, avec une mère laissés là-bas au foyer qui nous vit naître. Vrais, pour la famille donnée par la nature, ces besoins et ces sentiments ne le sont pas moins pour la famille donnée par la grâce, pour cette parenté nouvelle qui vient, non pas se substituer à la première, comme on le croit, mais s'y ajouter, en élargissant le cercle des personnes aimées. Plus que tout autre, on le conçoit, ces épanchements intimes ont horreur de la publicité.

Que notre digne Mère Générale, que nos chères et vénérées Sœurs nous permettent cependant de citer quelques lignes de ces pages si pleines d'affection, d'allégresse et de souhaits qu'elles nous ont adressées à l'occasion de nos fêtes.

Déjà nous l'avons dit, jusqu'au 23 juin, nous avons gardé l'espoir de voir les joies de nos fêtes jubilaires doublées par la présence, au milieu de nous, de notre vénérée Mère Générale. C'était, en effet, son espérance comme la nôtre jusqu'au dernier jour.

“ La Supérieure Générale, disait à ce sujet Mgr Maricourt, dans la lettre citée plus haut, était bien désireuse d'aller s'associer à votre fête. Combien de fois elle a traversé l'océan, par le désir, pour aller jusqu'à

vous ! J'ai été témoin des tressaillements de sa joie maternelle, un jour que le voyage lui apparut comme possible, et de sa tristesse profonde quand le contraire lui fut démontré. Sa visite était annoncée depuis longtemps déjà à toutes les maisons d'Allemagne ! L'année prochaine, ou je me trompe fort, ce sera votre tour. ”

“ Je serai présente d'esprit et de cœur, à vos belles fêtes, daignait elle nous écrire elle-même à cette époque. J'ai cru pendant quelques jours pouvoir y assister en personne. Ce projet était même sur le point de se réaliser quand il m'a fallu y renoncer et remettre ma visite à la prochaine année.

J'aurais été si heureuse, écrit-elle un peu plus loin, de me trouver près de vous durant ces belles fêtes, mais le bon Dieu n'a pas jugé à propos de m'accorder cette consolation. ”

Une autre lettre venue aussi de notre Monastère général d'Angers disait : “ Nous nous unirons toutes à vous de cœur et d'esprit, nous remercierons le Seigneur de toutes les grâces qu'Il vous a faites depuis cinquante ans. Nous lui demanderons aussi de vous bénir de plus en plus. ”

A l'époque de nos fêtes jubilaires, une de nos sœurs d'Angers visitait nos établissements des États-Unis au nom de notre Mère Générale. Nous extrayons les lignes suivantes de la bienveillante réponse que nous fit alors cette vénérée Sœur Visitatrice.

“ J’aurais été toute heureuse de solenniser avec vous le cinquantième anniversaire de l’arrivée de notre famille en Canada. Mais hélas ! cette joie ne sera pas la mienne. Bientôt cependant, je l’espère, Dieu m’accordera de voir ce Bon-Pasteur de Montréal dont on me dit ici tant de bien, surtout dans celles de nos maisons où vécurent, ou vivent encore quelques sœurs formées chez vous.....

L’humble rameau transplanté, il y a cinquante ans, de la terre de France dans celle du Canada est devenu, depuis longtemps, un grand arbre. Il a trouvé dans le sol canadien assez de sève pour couvrir de son ombre protectrice non seulement tout le pays mais même plus d’un royaume de l’Amérique du Sud. Puisse le bel arbre croître et grandir encore, puisse-t-il, sous l’influence de la céleste rosée, produire dans les deux Amériques des fruits de salut, de plus en plus beaux, de plus en plus nombreux. ”

De chaque bercail du Bon-Pasteur aux Etats-Unis il nous est venu des réponses pleines de souhaits et de fraternelle charité. De partout nos chères Sœurs nous disent, comme celles de Carthage, Ohio, “ Nous joindrons nos actions de grâces à celles que vous rendrez Dieu pour les faveurs que vous en avez reçues durant ces cinquante ans. Votre joie est notre joie, votre gloire notre gloire, car c’est la joie et la gloire de la chère communauté que nous aimons et que nous honorons comme notre commune mère.

Nos Sœurs de l’Amérique du Sud tiennent le mê-

me langage. Celles de Lima, comme le révérend M. Lavallée, joignent à leur réponse un cadeau de cent piastres.

* *

On nous saura gré, ce nous semble, de terminer ces citations en reproduisant la réponse d'un de nos serviteurs. " Il y a longtemps que je cherche comment vous remercier dignement de l'honneur que vous me faites de m'inviter aux noces d'or de votre communauté à Montréal. Mais les mots ne viennent pas; je n'en trouve qu'un seul : c'est le plus simple, c'est sans doute le meilleur : merci. Je joins à ma lettre un chèque de vingt-cinq piastres. C'est peu, mais j'ai confiance que vous voudrez bien l'accepter. "

*
* *

Dans les pages qui précèdent, on s'en souvient, il a été maintes fois question de nos bienfaiteurs et de nos bienfaitrices. Deux jours même de notre Triduum ont été consacrés à redire leurs libéralités, à témoigner notre reconnaissance, à offrir en leur faveur de solennelles supplications. Nos amis—et Dieu a daigné durant ce demi-siècle en faire les générations nombreuses et dévouées—nos amis savent depuis longtemps, nous osons l'espérer, qu'ils n'ont pas obligé des oublieuses encore moins des ingrates. Mais comment nous acquittons-nous de notre dette de gratitude à leur endroit ? Plusieurs peuvent l'ignorer

encore, aussi croyons-nous leur être agréable en disant un mot à ce sujet.

Dans nos archives il est un registre cher entre tous. Commencé, il y a cinquante ans, il voit ses pages s'écrire les unes après les autres, se couvrir de chiffres éloquents, s'enrichir de noms tantôt bien humbles, tantôt au contraire proclamés par tous comme synonymes de bienfaisance et de générosité. C'est le cahier destiné à recevoir les noms, à garder mémoire des offrandes faites à la communauté depuis sa fondation. Sur la première page de ce " LIVRE D'OR, " nos vénérées Mères fondatrices écrivaient en 1844 : " Le temps marqué par le Père céleste pour l'établissement de cette maison du Bon-Pasteur étant arrivé, la divine Bonté a suscité des personnes remplies de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qui ont contribué de leurs soins et de leurs biens à la fondation et au soutien de cette Institution. Ces cœurs généreux doivent être en singulière vénération dans cette communauté. Afin que bienfaiteurs et bienfaitrices vivent toujours dans le souvenir et la reconnaissance de celles qui viendront après nous et qu'elles ne soient pas exposées à manquer de gratitude, faute de savoir qui leur a rendu service, nous consignons dans ce livre ce que chacune de ces personnes a fait de considérable en faveur de ce monastère. "

Il nous faudrait des pages et des pages pour citer seulement les noms de tous ceux qui se sont distingués dans ces luttes pacifiques de dévouement et de charité pour notre œuvre.

Nos principaux bienfaiteurs ecclésiastiques sont :

Mgr Ignace Bourget évêque de Montréal et son successeur Mgr E. C. Fabre.

Le Séminaire de St-Sulpice à Montréal. Parmi les noms des membres de cette communauté inscrits sur notre " LIVRE D'OR " celui de M. J. V. Arraud revient le plus souvent. On le lit presque à chaque page depuis notre arrivée, en 1844, jusqu'à sa mort en 1878.

Plusieurs curés du diocèse nous ont aidées de leurs aumônes, entr'autres : M. M. Thomas Dagenais, J. Brissette, L. Cousineau et O. Archambault. Enfin notre vénéré Supérieur, M. le chanoine Z. Racicot ne cesse depuis vingt ans de se dévouer pour nos œuvres et notre maison.

Parmi les laïques, ont droit à une reconnaissance spéciale : L'Honorable C. S. Rodier, M. Olivier Berthelet, Commandeur de l'Ordre de Pie IX, bienfaiteur insigne de presque toutes les institutions de charité de Montréal. M. C. La Rocque, héritier de ses biens et continuateur de ses œuvres. M. M. C. R. B. Comte, P. Malo, J. Mullens, J. Beaudry, J. Skelly et B. Viger, premier maire de Montréal.

Comme on devait s'y attendre, les dames n'ont pas été les dernières, ni les moins dévouées à nous venir en aide. Ont droit surtout parmi elles à notre vive reconnaissance : M^{mes} Quesnel, B. Viger et W. Connolly.

Enfin, tous les Messieurs dont les noms suivent nous ont gratifié de leurs soins médicaux les plus empressés et les plus bienveillants, sans exiger de nous aucun honoraire :

M. Nelson, J. Leman, G. Grenier, A. Laramée. J. P. Rottot, doyen de la Faculté de médecine de

l'Université Laval, W. H. Hingston, professeur à l'Université Laval, J. A. S. Brunelle, E. P. Lachapelle, président de l'Hôpital N.-D., E. A. Desjardins, oculiste, G. O. Beaudry, W. H. Young, dentiste, W. B. Burland, F. Muller, A. N. Rivet, E. S. Asselin, F. Benoit, H. Manseau, H. Desjardins, oculiste, R. Boulet.

Qui ne le sait, hélas ! dans maints cercueils en bois précieux, ou en riche métal, où l'on dépose avec pompe le corps d'un bienfaiteur on enferme trop souvent et pour toujours le souvenir de ses bienfaits. Trop souvent au moins, tout ce qui reste dans les mémoires humaines, de ceux qui ont passé en se dépensant, c'est un nom, un nom gravé en lettres d'or, c'est vrai, mais ne disant rien aux générations d'étrangers qui le liront en passant. Il n'en est pas ainsi des pages de notre " LIVRE D'OR ! "

Deux fois l'an, au mois de mars et de septembre, ce cher et glorieux témoin des jours qui ne sont plus, comme de ceux qui brillent encore de tous leurs feux, se fait entendre au milieu de nous. Il nous parle de nos Bienfaiteurs, dans ce langage ému que met sur les lèvres un bienfait récent. Il redit les noms bénis qu'il garde dans ses feuilles vénérées, il raconte les cadeaux reçus, les dévouements enregistrés au jour le jour.

Non content de provoquer notre admiration, d'aviver notre gratitude en rémemorant les bienfaits, il exige impérieusement de nous cette reconnaissance qui s'affirme par des actes, c'est à-dire par des prières et des bonnes œuvres offertes pour ceux qui nous ont fait du bien. Et cette redevance de gratitude notre " LIVRE D'OR " a pris soin d'en marquer lui-même les

échéances, soit pour la communauté, soit pour celles qui la composent. Pour la maison de Montréal, c'est l'obligation de faire offrir solennellement la sainte Victime deux fois l'année pour eux et pour leurs proches. Pour chacune des sœurs, c'est le devoir de leur céder, ce jour-là, ainsi que tous les derniers dimanches du mois, tout ce qu'une communion faite de notre mieux peut leur attirer de grâces et de bénédictions.

Tous les samedis, deux d'entre nous sont chargées de communier encore à leurs intentions. Quatre fois le jour, nous adressons à Dieu, toutes ensemble, d'instantes supplications en leur faveur. Enfin, pas un de nos bienfaiteurs qui n'entre en participation, dans la mesure voulue de Dieu, de toutes les bonnes œuvres accomplies par un membre quelconque de ce monastère.

Ainsi le veut notre " LIVRE D'OR : " ainsi se passe d'année en année, j'allais dire, de cœur à cœur l'héritage de reconnaissance légué à notre famille religieuse et pieusement gardé par elle.



Depuis 1844 :

311 sœurs ont prononcé leurs vœux à Montréal.
67 sont " entrées dans la demeure de leur éternité."
58 ont quitté le pays pour des missions lointaines.
Sur ces 58, une a été rappelée à la Maison générale d'Angers. Vingt ont été envoyées aux États-Unis :

5 à Louis-Ville, 5 à Chicago, 5 à la Nouvelle-Orléans, 3 à Cincinnati, 1 à Philadelphie 1 à New-York.

37 sont parties pour l'Amérique du Sud : 18 pour Lima, 12 pour Quito, 7 pour Guaranda.

Il y a maintenant 200 religieuses professes dans la province du Canada,

Voici le personnel de chaque maison de la province :
1^o Maison provinciale, rue Sherbrooke Montréal :
75 religieuses, 50 novices, 7 postulantes, 12 tourières, 50 madeleines, 133 pénitentes, 130 enfants, 50 réformées.

2^o Asile Ste-Daric, rue Fullum Montréal :
50 religieuses, 10 tourières, 140 détenues, 35 pénitentes, 9 enfants.

3^o Académie St-Hubert, près Montréal :
11 religieuses, 24 pensionnaires, 25 externes, 4 domestiques.

4^o Académie St-Louis de Gonzague, Montréal :
32 religieuses, 6 tourières, 206 élèves, 6 domestiques.

5^o Halifax N. E.
22 religieuses, 2 tourières, 50 pénitentes.

6^o St-Jean N. B. :
10 religieuses, 1 tourière, 20 pénitentes.

Ce qui donne dans la province : 200 religieuses professes, 50 novices, 6 postulantes, 31 tourières, 293 élèves, 50 madeleines, 238 pénitentes, 139 enfants, 50 réformées, 10 domestiques.

La communauté de Montréal a fourni cinq supérieures à nos maisons des Etats-Unis, sept à l'Amérique du Sud. Dans son sein également elle a trouvé les provinciales, les supérieures et toutes les sœurs de nos maisons de la province.

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent, maintenant et toujours, avoir en leur sainte garde, nos supérieurs, nos bienfaiteurs, nos amis, nos enfants, nos aides et les membres de notre communauté.'

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent nous combler tous des faveurs les plus précieuses, nous faire admettre tous, un jour, au royaume des gloires, des félicités et des récompenses éternelles.

Que le divin Pasteur et son auguste Mère daignent, maintenant et toujours, rendre pour nous à l'adorable Trinité les actions de grâces qui lui sont dûes pour les innombrables faveurs dont elle n'a cessé de nous combler depuis qu'il lui a plu nous mander à Ville-Marie.

DIEU SOIT BENI !
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE